



HAL
open science

Introduction de nouveaux outils et changements sociaux : le cas des indiens Tatuyos du Vaupes (Colombie)

Christian Gros

► **To cite this version:**

Christian Gros. Introduction de nouveaux outils et changements sociaux : le cas des indiens Tatuyos du Vaupes (Colombie). Cahiers des Amériques Latines, 1976, 13-14, pp.191-236. halshs-00675230

HAL Id: halshs-00675230

<https://shs.hal.science/halshs-00675230>

Submitted on 29 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION DE NOUVEAUX OUTILS ET
CHANGEMENTS SOCIAUX : LE CAS DES INDIENS
TATUYO DU VAUPES (COLOMBIE)

RESUME

Dans cet article, l'auteur se propose d'analyser les conséquences de l'introduction d'un outillage d'acier sur le mode de production et de reproduction d'une tribu indienne d'horticulteurs sur brûlis : les Tatuyo du Vaupés (Colombie).

Dans le cadre d'une division du travail inchangé qui fait des hommes des défricheurs et des femmes des agricultrices, ce nouvel outillage en modifiant profondément les rapports de l'homme à son milieu vient bouleverser l'équilibre traditionnel entre activité masculine et féminine. Le système social ainsi mis en question va, en dépit d'un certain nombre de mécanismes rééquilibrants, s'orienter vers une exploitation toujours plus grande du travail féminin.

RESUMEN

En este artículo, el autor tiene como propósito el análisis de los efectos de la introducción de instrumentos de acero sobre el modo de producción y de reproducción de una tribu indiana de horticultores de roza : los Tatuyos del Vaupés (Colombia).

Dentro del marco de una división del trabajo tradicional, que asigna a los hombres el papel de desmontador y a las mujeres el de agricultoras este nuevo equipo instrumental al modificar profundamente los lazos entre el hombre y el medio ambiente cambia el equilibrio tradicional entre ocupaciones masculinas y femeninas. A pesar de ciertos mecanismos de regulación el sistema social tiene una neta tendencia a orientarse hacia una explotación cada vez más grande del trabajo femenino.

SUMMARY

In this article, the author analyses the consequences of the introduction of steel tools on the working methods of an Indian tribe which relies on catch-cropes : the Tatuyos del Vaupés (Colombia).

In a society where the division of labour had long remained unchanged (the men cleared the forest and the women tilled), the new tools have upset the traditional balance of work-sharing between man and his environment.

Despite a certain levelling of the social system, there is a worked increase in the amount of female labour used.

INTRODUCTIO
CHANGEMENTS S

TATUYO

"Comment c
leur exist
la chasse
peu la ter
vent leur
l'agricult
consacrer

IN

Hache de fer, machet
quotidien des tribus Amaz
il y a peu de temps encor
seuls les plus vieux peuv
l'outil de fer était une
prix. Dans la majorité d
s'est produit il y a bien
sionnaire aux XVIIIe et X
y a vingt ans à peine ou
générations, cette introd
d'être brutale et lourde
lations selvatiques qui j
chette de bois, le bâton
agi là d'une véritable ré

(1) L'auteur tient à remer
Sociétés Indigènes d
tes Etudes en Scienc
sa disposition son in
brûlis.

INTRODUCTION DE NOUVEAUX OUTILS ET
CHANGEMENTS SOCIAUX : LE CAS DES INDIENS
TATUYO DU VAUPES (COLOMBIE)

Christian GROS

"Comment ces sauvages parviennent-ils à soutenir leur existence ? On s'en doute bien : c'est par la chasse et la pêche, quelques uns cultivent un peu la terre ; la disette qui les atteint si souvent leur a enseigné un peu tard les avantages de l'agriculture, et les a décidés, comme début, à y consacrer leurs femmes ..."

V. Tissot et Camero : *Les peuples étranges*. Paris, Firmin Didot, 1891.

INTRODUCTION (1)

Hache de fer, machettes, armes à feu, font partie du décor quotidien des tribus Amazoniennes. Dans les groupes indiens qui, il y a peu de temps encore étaient aussi isolés que les Yanomami, seuls les plus vieux peuvent encore témoigner d'une époque où l'outil de fer était une rareté que l'on devait se procurer à tout prix. Dans la majorité des cas, l'accès aux outils occidentaux s'est produit il y a bien plus longtemps avec la pénétration missionnaire aux XVIIIe et XIXe siècles. Mais, qu'elle date d'il y a vingt ans à peine ou qu'elle se soit produite depuis plusieurs générations, cette introduction a eu pour caractéristique commune d'être brutale et lourde de conséquence. En fait, pour des populations selvatiques qui jusqu'alors ne connaissaient que la machette de bois, le bâton à fouir, l'arc et la sarbacane, il s'est agi là d'une véritable révolution.

(1) L'auteur tient à remercier le Groupe de Recherche sur les Sociétés Indigènes de l'Amérique du Sud, de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, qui a bien voulu mettre à sa disposition son important fichier sur l'horticulture sur brûlis.

Dire qu'il s'agit d'une révolution, c'est défendre l'idée que l'introduction de ces outils a dû provoquer un certain nombre de transformations qui par leur ampleur ont dépassé le seul domaine économique pour remettre en cause l'ensemble de l'organisation sociale.

Dans le cadre limité de cet article et sur un sujet aussi complexe, il ne saurait être question de passer en revue l'ensemble de ces bouleversements et répercussions. Il ne saurait davantage être question de traiter de ce problème pour un ensemble aussi vaste que l'Amazonie, peuplée de groupes ethniques aux cultures parfois profondément différentes.

Il s'agira seulement à partir d'un exemple concret - celui des indiens Tatuyo du haut Pira-Paraná groupe parmi lequel nous avons pu séjourner un certain temps (du 15 août au 1er novembre 1973) (1) - d'apporter notre contribution à un débat qui est loin d'être terminé.

Après avoir décrit rapidement la division sociale du travail qui prédomine parmi les Tatuyo, notre analyse portera sur les effets de cette introduction d'outils étrangers sur les activités productrices et notamment sur l'équilibre entre activité masculine et féminine.

Présentation : Division du travail et rythme des activités (2)

Les indiens Tatuyo vivent en zone de forêt tropicale humide dans la région du Vaupés (Colombie). Cette petite tribu qui ne compte pas plus de 300 personnes fait partie de l'ensemble des indiens Tukano (3). Elle partage avec eux un corpus mythologique commun, un même type d'organisation sociale : (organisation de type segmentaire avec groupe de filiation patrilinéaire, clans, lignages), un même type d'habitat traditionnel : la *maloca*, habitat collectif qui, conservé encore par quelques groupes, rassemble sous un même toit une famille étendue patrilinéaire, enfin, un même type d'économie basée sur la complémentarité entre l'horticulture sur brûlis et des activités de pêche, de chasse et de cueillette.

- (1) Pour ce séjour que nous avons nous-même financé, nous avons "bénéficié" d'une mission "sans frais" du C.N.R.S.
- (2) Notre propos n'est pas ici d'entrer dans le détail des différentes activités mises en oeuvre par les Tatuyos. La présentation sommaire que nous allons en faire n'a qu'un but : permettre de repérer avec quelque précision la division sociale du travail qui régit le processus de production, sa nature, ainsi que les différences pouvant exister suivant les sexes, entre le rythme et l'intensité du travail.
- (3) La vingtaine de tribus qui forment l'ensemble Tukano dans le bassin du Vaupés vit de part et d'autre de la frontière brésilo-colombienne.

Mais les indiens Tatuyo doivent exceptionnelle d'être particulière Pira-Paraná, ils ne dépendent pas pes, mais se trouvent en fait sur te situation excentrique fait que de la région, le voyage est long e Pira. Effectué en pirogue et sans jours à trois semaines suivant la nombre d'hommes et la charge trans population "blanche" sont donc, de lièrement difficiles et réduits. méricain de l'I.L.V. (1) qui a ch certain temps, et d'un missionnair an, entreprend le voyage, rares so leur territoire. Celui-ci ne com marchants colporteurs qui, sur le l effectuent de menus trafics, ni ce gènes qui, formées par les pères à jourment périodiquement dans les y signe de leur isolement et de ses les Tatuyos, et les autres tribus parmi les rares groupes indiens de en habitat collectif. Cette perp importante. Plus que le port des tuyos sont aussi parmi les seuls à yuco (2) - elle est le signe par d'un mode de vie traditionnel. (ment au bord des grandes voies de tique des missionnaires, le brass la plupart du temps à l'abandon de constitution de petits villages à gènes. Par ailleurs, bien qu'anc le monde blanc ne semble pas avoi notables dans la répartition des nes ainsi que dans les techniques. Contrairement à ce qui a pu se pas gènes situés à la périphérie inné fait soumis à des influences et de pour diverses raisons, se sont mo ne se sont pas transformés en pay pour un marché. Le mode de produ fondamentalement le même. L'intr et même, nous allons le voir, d'ou blanc, ne semble pas avoir remis nelle du travail, base de la repr situation de relatif isolement qu clan tatuyo, le clan des Gens-Tat petit affluent du Pira-Paraná (le jour principal.

- (1) I.L.V. : Institut Linguistique nord-américain).
- (2) *Guayuco* : nom général, donné

Mais les indiens Tatuyo doivent à une situation géographique exceptionnelle d'être particulièrement isolés : situés sur le Haut Pira-Paraná, ils ne dépendent pas du réseau hydrographique du Vaupés, mais se trouvent en fait sur un affluent de l'Apaporis. Cette situation excentrique fait que de Mitu, capitale administrative de la région, le voyage est long et difficile qui conduit jusqu'au Pira. Effectué en pirogue et sans moteur, il peut durer de 15 jours à trois semaines suivant la dimension de l'embarcation, le nombre d'hommes et la charge transportée. Les contacts avec la population "blanche" sont donc, dans le cas des Tatuyos, singulièrement difficiles et réduits. En dehors d'un missionnaire américain de l'I.L.V. (1) qui a choisi de séjourner sur le Pira un certain temps, et d'un missionnaire catholique qui, une fois par an, entreprend le voyage, rares sont les blancs qui circulent sur leur territoire. Celui-ci ne connaît ni le passage des petits commerçants colporteurs qui, sur le Vaupés et ses principaux affluents effectuent de menus trafics, ni celui de maîtresses d'école indigènes qui, formées par les pères à l'"Internat" de la Mission, séjournent périodiquement dans les groupes plus accessibles. Autre signe de leur isolement et de ses conséquences "protectrices" : les Tatuyos, et les autres tribus vivant sur le Pira-Paraná, sont parmi les rares groupes indiens du Vaupés à avoir conservé la vie en habitat collectif. Cette perpétuation de la maloca est très importante. Plus que le port des habits traditionnels - les Tatuyos sont aussi parmi les seuls à avoir conservé l'usage du *guayuco* (2) - elle est le signe par excellence de la perpétuation d'un mode de vie traditionnel. (Sur le reste du Vaupés, et notamment au bord des grandes voies de communication, l'influence politique des missionnaires, le brassage de la population a conduit la plupart du temps à l'abandon de l'habitat collectif, et à la constitution de petits villages à population ethniquement hétérogènes. Par ailleurs, bien qu'ancien, le contact des Tatuyos avec le monde blanc ne semble pas avoir encore entraîné de changements notables dans la répartition des activités masculines et féminines ainsi que dans les techniques utilisées en matière agricole. Contrairement à ce qui a pu se passer dans d'autres groupes indigènes situés à la périphérie immédiate du monde blanc et de ce fait soumis à des influences et des pressions plus fortes (ou qui, pour diverses raisons, se sont moins bien défendus), les Tatuyos ne se sont pas transformés en paysans ou artisans travaillant pour un marché. Le mode de production dominant continue à être fondamentalement le même. L'introduction de plantes nouvelles, et même, nous allons le voir, d'outils en provenance du monde blanc, ne semble pas avoir remis en cause une division traditionnelle du travail, base de la reproduction sociale. C'est cette situation de relatif isolement qui nous a conduit à choisir un clan tatuyo, le clan des Gens-Tatou (Pamwa mahá) vivant sur un petit affluent du Pira-Paraná (le caño Utuya), comme lieu de séjour principal.

(1) I.L.V. : Institut Linguistique d'été (mission protestante nord-américaine).

(2) *Guayuco* : nom général, donné pour désigner les cache-sexes.

I - LA DIVISION DU TRAVAIL

Il existe parmi les Tatuyos, comme dans l'ensemble des tribus Tucanos, une division rigoureuse du travail. C'est celle qui, à l'intérieur de l'unité de production de base : la famille nucléaire, vient séparer l'activité agricole proprement dite de l'activité prédatrice, la production de carbo-hydrates de celle des protéines, en un mot la sphère d'action des femmes, de celle des hommes.

Envisageons-les rapidement en commençant par l'horticulture sur brûlis, nous réservant par la suite de revenir sur certains de leurs aspects.

- Les indiens Tatuyos pratiquent l'horticulture sur brûlis. C'est même là pour eux une activité de la première importance. C'est aussi une production qui ne saurait avoir lieu en dehors d'une étroite complémentarité entre le travail masculin et féminin. Les hommes ont pour tâche d'abattre la forêt, de la brûler ; les femmes, celle d'assurer la totalité du travail horticole, de la plantation à la récolte. Il s'agit là de deux moments profondément différents du processus de production.

- Le défrichage de la forêt est donc affaire masculine. Mais avant d'y procéder, il revient aussi aux hommes de choisir l'emplacement du futur jardin (*chagra* ou *chaora*) et de décider de sa superficie. Pour être retenu, un terrain devra remplir plusieurs conditions : être fait de bonne terre, ne pas être inondé au moment des hautes eaux, être à l'abri des fourmis, (*leaf-cutter ants*), et ne pas se trouver trop éloigné du lieu de résidence, de telle sorte que les femmes qui font quotidiennement le trajet de la maison aux jardins et portent la récolte, puissent économiser temps et fatigue (1). Les sols retenus seront généralement de couleur claire et légèrement sablonneux (*Ka hita - Butiro*) (2). Ils seront le plus souvent situés à quelques minutes ou dizaines de minutes de la maloca.

- (1) Il n'est pas rare toutefois que les familles qui disposent généralement de plusieurs terrains de cultures, en aient un sensiblement plus éloigné que les autres, soit qu'elles prévoient un futur déplacement, soit qu'il s'agisse là d'une *chagra* de réserve. Dans un tel cas, ce terrain sera généralement situé près d'un cours d'eau de telle sorte qu'on puisse en un petit nombre de voyages, transporter en pirogue de grandes quantités de produits.
- (2) Les Tatuyos opposent ce type de sol, fait de terre "blanche" au sol de terre noire (*ká humá Riáro*) qu'ils estiment peu propice à l'activité agricole, et qui est recouvert d'une espèce de mousse (*wáti*) qui rend difficiles les opérations de brûlage.

Sur les terrains peuvent pousser divers primaire, secondaire est une forêt qui n'a Elle est densément boisés. Son défrichage à ceux demandés par arbres de moindre taille cultures. Quant à tation qui n'a guère vail nécessité par so un territoire comme c lativement restreinte semble bien qu'aux alentours d'habitat, c'est-à-dire plupart des terrains été à un moment où à tera donc essentielle mais déjà adulte et u que de très jeunes ar sur les Kuikura du Br un quart de siècle po reconstitue sur un te être à nouveau abattu Vaupès, il n'est pas veau défrichage dans vent l'abandon de la matique du *rastrojo* - a étaient ainsi établies su gain de temps et d'effort tion des troncs abattus l tilisation de l'espace, p Par contre, et c'est là s sont, au dire des indigènes parasites et produisent n

(1) CARNEIRO, 1961.

(2) En fait, il semble que la situation des *rastrojos* que nous venons de citer a un grand rôle : le temps du chef de famille ne peut ou ne veut couler à vide au défrichage, comme la meilleure solution nous n'avons pu déterminer retournait au cédé au premier abattage taire à l'utilisation

Sur les terrains susceptibles d'être cultivés, peuvent pousser divers types de végétation : forêt primaire, secondaire ou *rastrojo*. La forêt primaire est une forêt qui n'a en principe jamais été défrichée. Elle est densément boisée et possède de très grands arbres. Son défrichage exige des efforts bien supérieurs à ceux demandés par une forêt secondaire formée d'arbres de moindre taille ayant repoussé sur d'anciennes cultures. Quant au *rastrojo*, il est formé d'une végétation qui n'a guère plus de quelques années ; le travail nécessité par son abattage est donc minimum. Dans un territoire comme celui du Haut Pira, d'extension relativement restreinte et autrefois largement peuplé, il semble bien qu'aux alentours des zones traditionnelles d'habitat, c'est-à-dire à proximité des voies d'eau, la plupart des terrains aptes à l'agriculture aient déjà été à un moment ou à un autre défrichés. Le choix portera donc essentiellement entre une forêt secondaire mais déjà adulte et un *rastrojo* qui, lui, ne comporte que de très jeunes arbres. Carneiro, dans un travail sur les Kuikura du Brésil central (1), compte environ un quart de siècle pour que la forêt secondaire qui se reconstitue sur un terrain de culture abandonné puisse être à nouveau abattue et réutilisée. En fait, dans le Vaupès, il n'est pas rare que l'on procède à un nouveau défrichage dans les deux ou trois années qui suivent l'abandon de la *chagra*. Cette utilisation systématique du *rastrojo* - au canõ Utuya près de 50 % des *chagras* étaient ainsi établies sur *rastrojo* - ne va pas sans avantages : gain de temps et d'efforts dans le défrichage, meilleure combustion des troncs abattus la fois précédente et donc meilleure utilisation de l'espace, poussée plus rapide du manioc, etc ... (2) Par contre, et c'est là son revers, les jardins ainsi établis sont, au dire des indigènes, plus vite envahis par les plantes parasites et produisent moins que ceux gagnés sur la forêt adulte.

(1) CARNEIRO, 1961.

(2) En fait, il semble que les raisons qui conduisent à l'utilisation des *rastrojos* soient assez nombreuses. Outre celle que nous venons de citer, une autre paraît devoir jouer un grand rôle : le temps total de travail dont peut disposer le chef de famille. Si pour une raison ou une autre celui-ci ne peut ou ne veut consacrer qu'un minimum de temps ou d'efforts au défrichage, l'utilisation d'un *rastrojo* s'imposera comme la meilleure solution. Au cours de notre investigation nous n'avons pu déterminer à partir de quand une *chagra* abandonnée retournait au domaine public et si celui qui avait procédé au premier abattage de la forêt avait un droit prioritaire à l'utilisation du *rastrojo*.

Ajoutons que le procédé ne pourrait se répéter indéfiniment sur le même terrain sans aboutir à un rapide épuisement du sol. Ajoutons encore que ce n'est pas le manque d'espace qui conduit à la réutilisation rapide des *rastrojos*. Dans le Pira comme sur l'ensemble du Vaupès, les terres susceptibles d'être défrichées et utilisées pour l'agriculture sont d'autant plus abondantes que l'on peut estimer que la population indienne a fortement diminué depuis le début du siècle (1). Du même coup, on peut dire que ce n'est pas davantage le manque de terre qui viendra limiter la superficie des jardins. Nous aurons l'occasion de voir que cette dernière, inégale suivant les cas, va dépendre de tout autre facteur : cohésion entre les différents membres du groupe, nombre de femmes que comprend l'unité familiale, position sociale occupée par le chef de famille, etc ... En tout état de cause, il est rare qu'une unité domestique dispose à elle seule de plus de 1 hectare et demi à 2 hectares de jardins répartis en deux ou trois *chagras* relativement éloignées les unes des autres. Une *chagra* d'extension moyenne couvre donc de 7 à 8000 m².

Une fois le terrain choisi et bien délimité, le défrichage de la forêt peut commencer. Bien que chaque unité domestique constitue une unité de production autonome qui dispose de ses propres outils et de ses propres terrains de culture, ce travail fait généralement appel à la coopération du groupe de parents (père, frère, fils, oncle ...) et quelquefois d'alliés (gendres, beaux-frères). Le caractère collectif de cette opération (2) ne répond pas à une exigence technique, mais plutôt sociale ou psychologique : affirmation de la solidarité familiale, plaisir de faire le travail en commun, etc ... En effet, du seul point de vue technique, cette opération du groupe des parents peut être analysée comme une juxtaposition de travaux individuels. Il n'y a pas division du travail, il n'y a pas davantage un ensemble complexe d'opérations qui, pour être réalisé nécessiterait la coopération de plusieurs individus (3). Il est toutefois probable que ce travail collectif (par-delà ses motivations sociales) témoigne d'une époque où, en l'absence d'outils de fer, le travail d'abat-

tage des grands arbres pour homme seul (1). Ajoutons qu'il raccourcit considérablement et que ce gain de temps peut quand une famille est, pour tard sur le moment normal de la chute du groupe peut alors peut et d'assurer un séchage nor-

Ce travail de défrichage hommes, côte à côte, et tra est incliné, vont d'abord, per les petits arbres. Ceci abattre les grands arbres. dangereuse et demande un ré que la chute des spécimens elle ceux de taille inférieure (2)

Pendant toute cette période l'effort est intense. Les s'agit pas d'un travail cor des jours. Les hommes, peuvent abandonner leur tâche lir des fruits sauvages ou voisine, ou s'arrêter tout

Le temps consacré par dépendra du nombre d'hommes: surface à défricher et enf. vient d'abattre. S'il s'a: en quelques jours en venir on peut grossièrement estu *chagra* de taille moyenne de trois à quatre hommes, voit, il s'agit d'une opér pense d'énergie, est assez d'un groupe de parents per d'épargner du travail dans est à charge de revanche : par ceux qui sont venus l' famille étendue ou mieux e ral la limite de la coopér peut estimer alors que, gr

-
- (1) Les causes principales de cette catastrophe démographique sont l'exploitation du caoutchouc et les épidémies.
 (2) MURPHY qui fait la même observation pour les Munducurus, note : "J'ai vu des jardins défrichés par les Brésiliens ou des familles isolées de Munducuru, dans lesquels un nombre bien moins élevé d'heures-homme produisait le même résultat." p. 63.
 (3) Voir note 2 ci-dessus.

-
- (1) Cf. supra p. 196, sur pierre.
 (2) "L'abattage des arbres demande connaissance et tition, notamment en ce les arbres, ou comment tombent de la meilleur FRIEKEL, 1959. p. 496.

tage des grands arbres pouvait difficilement être exécuté par un homme seul (1). Ajoutons que ce recours au travail collectif vient raccourcir considérablement le temps nécessaire pour le défrichage et que ce gain de temps peut constituer un avantage déterminant quand une famille est, pour une raison ou pour une autre, en retard sur le moment normal de l'abattage. Le recours à la solidarité du groupe peut alors permettre de rattraper le temps perdu et d'assurer un séchage normal du couvert végétal.

Ce travail de défrichage va s'effectuer en deux temps. Les hommes, côte à côte, et travaillant de bas en haut si le terrain est incliné, vont d'abord, à la machette, débroussailler et couper les petits arbres. Ceci fait, ils utiliseront les haches pour abattre les grands arbres. Cette dernière opération peut être dangereuse et demande un réel savoir faire. Le principe suivi est que la chute des spécimens les plus grands doit entraîner avec elle ceux de taille inférieure, économisant ainsi temps et fatigue.

(2)

Pendant toute cette série de travaux, le rythme est rapide, l'effort est intense. Les arrêts sont cependant fréquents. Il ne s'agit pas d'un travail continu qui s'étalerait sur des jours et des jours. Les hommes, pour une raison ou pour une autre, peuvent abandonner leur tâche en cours de route, aller chasser, cueillir des fruits sauvages ou des feuilles de coca dans la *chagra* voisine, ou s'arrêter tout simplement parce qu'ils sont fatigués.

Le temps consacré par les hommes à l'abattage d'une *chagra* dépendra du nombre d'hommes qui participent à l'opération, de la surface à défricher et enfin de la nature de la forêt qu'il convient d'abattre. S'il s'agit d'un *rastrojo*, un homme seul peut en quelques jours en venir à bout. Dans le cas d'une forêt adulte, on peut grossièrement estimer que le travail de défrichage d'une *chagra* de taille moyenne (un peu moins d'un hectare), par groupe de trois à quatre hommes, prendra de sept à neuf jours. On le voit, il s'agit d'une opération qui, si elle exige une forte dépense d'énergie, est assez rapide. Toutefois, si la coopération d'un groupe de parents permet à un homme de gagner du temps et d'épargner du travail dans l'abattage de sa propre *chagra*, ceci est à charge de revanche : son aide sera à son tour sollicitée par ceux qui sont venus l'aider. C'est donc dans le cadre de la famille étendue ou mieux encore de la maloca (qui donne en général la limite de la coopération) qu'il convient de raisonner. On peut estimer alors que, grosso modo, les travaux de défrichage

(1) Cf. supra p. 196, sur les techniques d'abattage avec hache et pierre.

(2) "L'abattage des arbres est presque un art en lui-même, il demande connaissance et habileté, un bon coup d'oeil et estimation, notamment en ce qui concerne la manière de faire tomber les arbres, ou comment on doit les couper de telle sorte qu'ils tombent de la meilleure manière dans la meilleure direction". FRIEKEL, 1959. p. 496.

vont s'étaler sur un laps de temps beaucoup plus long : environ un mois, avec des moments d'intensité diverse. Ainsi, lors de notre séjour sur le cano Ti (1), les opérations de défrichage entreprises par une famille comprenant un père et ses quatre fils, commencèrent début septembre pour se terminer à la fin du même mois et pendant ce laps de temps, trois *chagras* furent défrichées : une pour le père et deux pour les deux fils aînés mariés.

A la fin de la saison sèche, le feu sera mis aux futures *chagras*. Les premières pluies viendront enfouir les cendres et apporter ainsi à la terre le fertilisant indispensable. Il s'agit là d'une opération délicate. De sa bonne exécution dépend en grande partie le succès de la récolte (2). Une mauvaise combustion n'assure pas un bon nettoyage du terrain, oblige les femmes à débarrasser la *chagra* de tout le petit bois qui aurait dû normalement brûler, et prive le sol d'une partie des cendres qui lui sont nécessaires. Nous avons pu constater lors de nos nombreux déplacements dans la région, que ceci se produisait assez fréquemment. Ainsi, sur le Canõ-Utuya, la mauvaise combustion des terrains de culture était souvent citée comme une des causes de la relative disette agricole qui y sévissait alors.

-Une fois l'opération de brûlage terminée, la *chagra* devient le domaine quasi-exclusif des femmes (3). Ce sont elles qui, après avoir débarrassé le terrain du petit bois qui l'encombre encore, prélèvent dans un jardin en activité les boutures et semences qu'il leur faut planter pendant l'époque des premières pluies. Ce sont elles qui assurent ensuite la totalité des travaux d'entretien, de nettoyage et de récolte. Le cultigène principal est la *yucca brava* (4) ou manioc amer. C'est lui qui constitue l'élément essentiel de la diète. Toutefois, à côté du manioc amer, de nombreuses autres plantes sont cultivées, dont certaines d'introduction récente. Parmi les plus importantes, citons le maïs qui est semé en même temps que le manioc, différentes sortes d'ignames, canne à sucre, bananiers, ananas, etc ... Les femmes pratiquent donc un système de "Mixed-Groop" dont la productivité est maintenant largement reconnue.

Au minimum, six ou huit mois sont nécessaires pour pouvoir procéder à une première récolte de manioc. Les femmes replanteront alors au fur et à mesure de l'arrachage. La *chagra* ne ces-

(1) Le Ti est un affluent du Vaupés que l'on doit emprunter pour se rendre sur le Pira-Paraná. Cf. carte.

(2) BRUZZI, p. 246.

(3) Les hommes n'interviendront que pour planter les arbustes de coca, et ceci dans des endroits bien précis de la *chagra*. La coca, comme le tabac, est une plante qui intervient dans divers rituels. Elle fait partie de l'univers masculin. Ajoutons que les plantations de tabac ne se font pas dans la *chagra*, mais près de la maison, près de son "devant", c'est-à-dire de sa partie masculine.

(4) Manihot utilisima.

sera de produire jusqu'à son abandon. Celui-ci interviendra dans un laps de temps assez court, puisque sur le Pira, la durée d'utilisation d'une *chagra* ne dépasserait guère deux années (pour une *chagra* établie sur un *rastrojo*) ce qui est peu et suppose, comme on le verra, la mise en chantier quasi-annuelle de nouvelles *chagras*. En règle générale, l'abandon d'un jardin se produit quand son sol est trop envahi par des plantes parasites pour que le jardinage puisse s'y faire aisément. Une des caractéristiques principales de l'horticulture sur brûlis est, en effet, que la présence de nombreux troncs et souches au sein même du jardin ne permet pas un sarclage facile du sol. (1)

Dans leurs opérations de nettoyage, pour creuser le sol, couper les tiges de manioc ou de canne, les femmes se servent de la machette (quand elles en ont une) ou d'un couteau. Leur autre instrument de travail est la hotte, qui leur permet de ramener la récolte journalière. Le bâton à fouir, outil traditionnel de l'agriculture n'est plus guère utilisé.

Accomplissant la totalité des travaux agricoles, travaillant en plein soleil ou sous la pluie (la *chagra* est un lieu "ouvert"), il s'agit là pour les femmes d'un travail quasi-journalier, monotone, assez dur et pénible. Dans ces tâches, elles sont aidées par leurs filles non mariées, et éventuellement par leur belle-fille.

- A côté du jardinage, domaine exclusif des femmes, la chasse, la pêche, apparaissent comme étant par excellence des activités masculines. Les hommes sont avant tout des chasseurs, des pêcheurs et fournissent en cela un complément indispensable à une diète dont la base reste cependant d'origine agricole.

De nos jours, arcs et sarbacanes ne sont plus guère utilisés. A notre connaissance, aucun groupe Tukano ne se sert plus de l'arc pour chasser. En dehors du Pira et de quelques autres endroits isolés, la sarbacane est aussi pratiquement abandonnée. Mise au rang d'objet folklorique, on ne la produit plus guère dans le Vaupès que pour être vendue à des commerçants de passage. Même sur le Pira où l'on peut encore voir des chasseurs partir avec la sarbacane sur l'épaule, rares sont les jeunes chasseurs qui ont déjà eu l'occasion de fabriquer une vraie sarbacane, c'est-à-dire un outil qui puisse être réellement utilisé pour la chasse. Plus rare encore sont ceux qui ont assez d'entraînement pour

(1) Pour prolonger l'utilisation d'une *chagra*, il arrive parfois qu'après avoir arraché tous les plants dans une partie du jardin, on procède à un nettoyage immédiat du terrain et à une nouvelle plantation. Cette méthode qui courtcircuite le passage par le *rastrojo* ne peut être considérée que comme une solution provisoire qui permet de reculer de quelque peu l'échéance inévitable d'un nouveau défrichage.

pouvoir se servir avec succès d'une arme qui demande une très grande dextérité. Signe des temps, le curare indispensable n'est plus guère fabriqué qu'en de rares endroits (1). L'art de la chasse à la sarbacane est donc en train de se perdre, et le fusil a peu à peu remplacé les moyens traditionnels de chasse. Il est maintenant devenu l'outil indispensable du chasseur.

Pour la pêche, les techniques traditionnelles à base de nasses, de pièges et poison, sont toujours utilisées. Elles sont toutefois largement concurrencées par l'utilisation du fil de nylon et de l'hameçon d'acier. La pêche au barbasco (2), pêche collective qui donne lieu traditionnellement à de grandes fêtes où poissons et produits de la forêt sont échangés cérémonieusement, a aussi tendance à disparaître.

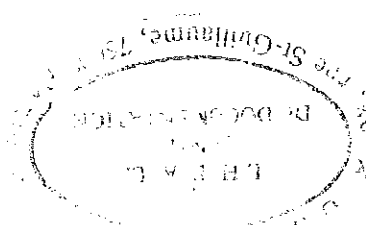
Contrairement à l'agriculture dont on verra qu'elle est une activité continue dont le produit est relativement sûr et stable, la chasse et la pêche sont sujettes à d'importantes variations dans le temps et dans l'espace.

. dans le temps parce que, de bon rendement en saison sèche quand le niveau de l'eau est au plus bas et découvre la berge des fleuves et rivières, chasse et pêche deviennent fort aléatoires en saison des pluies quand les basses terres sont inondées. A cette époque, ce seront plus que jamais les produits de l'activité horticole qui fourniront aux hommes leur base alimentaire.

. dans l'espace parce que, les rendements respectifs de la chasse et de la pêche sont fort inégaux suivant la situation géographique de différents groupes Tukanos, c'est-à-dire suivant que les clans et lignages sont situés en bordure d'importants cours d'eau, ou au contraire loin à l'intérieur de la forêt, à proximité de petits ruisseaux. Pour les groupes situés sur les rives mêmes du Vaupés et de ses principaux affluents (au Nord, le Cuduyari et le Querari ; au Sud, le Papuri et le Tiquié) c'est la pêche qui dominera largement. En saison sèche, les fleuves très poissonneux offriront des ressources quasi inépuisables en poissons de toutes tailles. Par contre, pour ceux situés à l'intérieur, "sur les hauteurs", en bordure de petits cours d'eau et ruisseaux, c'est la chasse qui prendra le pas sur la pêche et

(1) Ainsi, les hommes du clan Pamwa du Caño Utaya, qui voulaient s'approvisionner en curare, ne pouvaient-ils en trouver que chez un indien Taïwano vivant en aval à plusieurs jours de pirogue.

(2) Barbasco : liane ichtyotoxique qui agit par asphyxie.



fournira l'essentiel de protéines nécessaires à l'alimentation.
(1).

Pour les Tatuyos qui vivent sur un territoire situé de part et d'autre d'une rivière qui, à leur niveau n'est que difficilement navigable en saison sèche, on peut estimer que chasse et pêche concourent à égalité à l'alimentation du groupe. Il s'agit là toutefois d'une appréciation globale qui cache elle-même de grandes disparités suivant que les clans et lignages Tatuyos sont situés aux bords mêmes du Haut-Pira, ou en amont d'affluents trop petits pour être navigables.

- Chasse, pêche, abattage des *chagras* ne constituent pas les seules activités masculines. C'est encore aux hommes que revient le travail de construire la *maloca* et de fabriquer les multiples objets et ustensiles à base de bois ou de fibre.

La construction de la *maloca* se fait collectivement, sous la conduite de l'aîné des frères, le chef de la *maloca* ou "père des feuilles". Tous les hommes qui sont destinés à y habiter doivent y participer. Au-delà de simples raisons techniques qui font qu'un tel édifice ne pourrait guère être réalisé par un homme seul, il s'agit là, par sa participation active à la construction, de marquer son appartenance à l'unité sociale de résidence, et, par là même, de reconnaître l'autorité de son chef.

Les raisons sont diverses qui peuvent conduire à l'abandon d'une *maloca* et à sa reconstruction : mort du chef (2), désir de se rapprocher d'un groupe de parents, choix d'un nouvel emplacement pour les cultures, ou plus simplement encore, nécessité de

(1) Cette différence de polarité chasse, pêche, suivant les localisations des différents groupes, clans et lignages, mériterait d'être approfondie dans ses conséquences sur la vie économique et sociale des unités sociales concernées. Citons à ce propos un intéressant article de CARNEIRO sur le problème du passage d'une forme à une autre et de ses conséquences sur l'activité agricole (sédentarisation, etc ...) CARNEIRO, 1968.

Cf. aussi : Donald W. LATHRAP : The "Hunting" economies of the tropical forest zone of south America : an attempt at historical Perspective. 1968.

(2) Ce n'est pas tant parce que le chef est mort qu'il faut abandonner la *maloca*, mais parce que la personne du chef et la maison sont intimement liées, et que le nouveau chef ne le deviendra réellement que quand il aura personnellement conduit les travaux de la nouvelle habitation.

rebâtir un habitat devenu trop vétuste, ou détruit accidentellement par le feu (1).

La construction de la *maloca*, comme l'abattage de la forêt ou, à un autre niveau, le travail du caoutchouc, sont unanimement considérés comme des activités pénibles. Un seul mot en langue indigène vient d'ailleurs les désigner (*kénô Rike* : travailler, faire, fabriquer) et les opposer à ceux de la chasse et de la pêche (*éperiké* : jouer, se distraire, faire l'amour). Il s'agit bien là d'un travail au sens strict (2). Suivant la taille donnée à la construction - les plus grandes peuvent couvrir jusqu'à 500 m² et s'élever à plus de 10 mètres du sol - le degré de finition, l'urgence et le nombre d'hommes qui y participent, la construction de la *maloca* peut durer de un à deux mois ou s'étaler sur l'année entière. S'effectuant généralement par étapes successives, ce n'est pas pendant la période de gros travaux - période de l'abattage des *chagras* - que l'on y procédera, sauf si pour une raison exceptionnelle, une lignée se trouve privée de son toit et dans l'obligation de le reconstruire. Et encore, dans une telle éventualité, c'est souvent à la mise en place d'un habitat provisoire que l'on procédera, renvoyant à plus tard sa construction définitive.

- A côté de la construction de la *maloca*, il revient encore aux hommes de fabriquer les multiples ustensiles de bois, de fibre ou de vannerie qui servent à la vie quotidienne (pirogues, mortiers, petits bancs, nombreux paniers de formes différentes, "*tipiti*" ou "*mata-frio*" utilisé par les femmes pour presser le manioc, multiples instruments de musique, etc ...). Dans ces travaux, comme dans tous ceux qui concernent le bois, hache, machette, couteaux et herminettes seront utilisés avec beaucoup d'habileté.

Quant aux femmes, en plus de leurs activités agricoles et de cuisinières, ce sont aussi des potières qui façonnent et cuisent les différents ustensiles qui servent à la vie domestique. On re-

(1) Suivant le soin apporté à la fabrication (choix des bois et bonne exécution de la toiture), la durée d'une *maloca* paraît fort diverse. Si certains auteurs signalent des *maloca* qui auraient près de 50 ans, lors de notre voyage, nous n'en avons jamais rencontré qui aient plus de 5 à 6 années.

(2) HOLMBERG (1950, p.101) fait la même remarque à propos des indiens Siriono de l'est bolivien : "le travail n'est pas une vertu chez les Siriono. Ils sont relativement apathiques pour un travail (*tàba tàba*) qui inclut des tâches aussi peu agréables que la construction de la maison, le ramassage du bois pour le feu, le défrichage, la plantation et la culture des champs. Relèvent d'un ordre tout différent, cependant, des occupations aussi plaisantes que la chasse (*gwàta gwàta*) et la collecte qui sont regardées plus comme des diversions que comme du travail."

marquera toutefois que dans le cadre d'une division du travail sur laquelle il nous faudra revenir, ce sont les hommes qui vont, en saison sèche, chercher l'argile sur les berges découvertes des rivières, laissant ensuite aux femmes le soin d'allier la terre, l'eau et le feu dans leur travail de poterie.

II - LE RYTHME DES ACTIVITES MASCULINES ET FEMININES

Arrivé au Caño Utuya, chez les Tatuyos du Clan Pamwa, en septembre 1973, c'est-à-dire pendant la saison sèche, nous nous sommes trouvés dans une situation exceptionnelle où au travail de défrichage, normal en cette saison, venait s'ajouter celui imprévisible de la reconstruction d'une *maloca* brûlée accidentellement la veille de notre arrivée. Si à cela on ajoute le fait que pour diverses raisons (1) nous nous trouvions dans une période où les activités de chasse et de pêche par un effort accru, devaient permettre de compenser la faiblesse momentanée et exceptionnelle de l'agriculture, on peut juger de la diversité et de la lourdeur des tâches qui s'imposaient aux hommes du groupe : n'oublions pas, en effet, que la chasse pêche, défrichage, et construction de la *maloca*, sans parler de la fabrication des multiples objets et ustensiles détruits dans l'incendie, sont du ressort exclusif de l'activité masculine.

Or, la comptabilité sommaire que nous avons pu dresser des jours de travail et de non travail pour les hommes du groupe où nous nous trouvions, fit apparaître que, même dans cette situation exceptionnelle, rares étaient les journées consécutives de dur travail. Prenant argument d'une pluie imminente, d'un mal au dos, d'une fièvre, d'un trop grand nombre de moustiques, ou de tout autres raisons, les hommes passaient fréquemment partie ou totalité de leurs journées dans leurs hamacs, remettant à plus tard la poursuite des travaux d'abattage, ceux de chasse ou de construction de la *maloca*. De même, en dépit d'un manque parfois aigu de nourriture, les activités de chasse et de pêche ne se prolongeaient-elles que rarement au-delà de quelques heures, et quels qu'en soient les résultats. Les observations déjà formulées par Irving Goldman (2) pour les Cubeos, autre tribu du groupe Tukano, se vérifient aussi pour les Tatuyos.

(1) Un article ultérieur sera consacré aux raisons de cette disette alimentaire relativement exceptionnelle, on aura toutefois l'occasion d'aborder certains de ses aspects dans le présent article.

(2) Irving GOLDMAN, 1968, p. 65. "Les hommes travaillent lentement et par petits intervalles de telle sorte que la fabrication d'un simple panier est souvent une question de semaines."

Bien que ponctuelle, une telle remarque touchant le rythme de travail des hommes, l'aspect discontinu de leurs activités (succession de journées de dur travail - bien que n'excédant pas, sauf exception les 6 ou 7 heures - et de repos presque complet) n'a rien d'exceptionnelle. Elle ne fait qu'en recouper de multiples autres faites à propos de différents groupes du bassin amazonien ou d'ailleurs qui se caractérisent par une organisation sociale voisine (société de type segmentaire, sans pouvoir central et à faible niveau d'accumulation). Nombreux sont en effet, les auteurs qui se sont appuyés sur une telle constatation pour démontrer l'existence d'un surplus potentiel chez les groupes de chasseurs nomades et surtout d'horticulteurs sur brûlis. Suivant ceux-ci (dont le plus connu est peut-être M. Sahlins (1)), un travail supplémentaire, même modeste, suffirait pour produire bien au-delà des besoins tels qu'ils sont une fois pour toutes socialement définis. Les indiens Tatuyos, comme beaucoup d'autres, rentreraient ainsi dans le cadre des sociétés "d'abondance primitive", c'est-à-dire des sociétés qui, ayant su limiter leurs besoins, peuvent dans un milieu écologiquement favorable, réduire au minimum leur activité productrice, et affecter le temps ainsi libéré à d'autres activités sociales (fêtes, palabres, discussion sur les mythes, initiation, etc ...).

Notre propos n'est pas ici de discuter de ce qu'il convient d'appeler "surplus" (2) ou de la pertinence d'un concept comme celui de la société d'abondance primitive, mais de remarquer qu'en ce qui concerne les Tatuyos au moins, et plus largement les tribus Tukano, de telles observations ou généralisations passent sous silence le travail des femmes, c'est-à-dire l'activité de la moitié des membres économiquement actifs de la tribu.

Nous avons vu que les femmes pratiquaient l'horticulture, que c'étaient elles qui plantaient, nettoyaient, arrachaient et re-plantaient. Nous avons dit qu'il s'agissait là d'une tâche quasi-journalière, monotone et qui se déroulait sans interruption tout au long de l'année (3). Mais ce travail quotidien, déjà long et pénible, ne constitue qu'une partie de leurs activités. En effet, une fois récolté le manioc et les autres produits de la *chagra*, il leur revient encore de la transporter jusqu'à une habitation souvent relativement éloignée. Ce transport sera d'autant plus rude qu'aux 20 ou 30 kilos que pèse souvent la hotte, viendra fréquemment s'ajouter le poids d'un enfant en bas âge qui ne quitte jamais sa mère. Parties tôt le matin, entre six ou sept heures,

- (1) Marshall SAHLINS, 1972, où cet auteur donne de multiples exemples en ce domaine.
- (2) Cf. à ce propos la controverse HARRIS-PEARSON et tout le débat qu'elle a suscité. M. HARRIS, 1959 - H. PEARSON, in Polanyi, 1957.
- (3) Hormis les jours des fêtes, mais ceux-ci sont précédés d'une activité accrue pendant les jours qui précèdent.

aprè
ront
leur
femm
rend
d'ab
tées
leur
l'an
à l'
semb
l'ap
la c
néce
(vie
les
mes

que
s'oj
sa l

tit
gro
rem
vai

étu
pu
fer
men

tre
pen
ave
ave
des
dar
tat
tér
par
Cet

(1)

(2)

après avoir servi le premier repas de la journée, elles ne rentreront que vers une ou deux heures de l'après-midi, en compagnie de leurs filles non mariées et enfants en bas âge. Le travail des femmes ne sera pas terminé pour autant. Il leur faudra encore rendre consommable le manioc récolté. Pour cela, elles devront d'abord laver les tubercules, au moyen de râpes de bois incrustées de petites pierres (1). Les tubercules une fois râpés, il leur faudra procéder au rinçage de la farine et à l'obtention de l'amidon. Enfin devront-elles encore extraire l'acide prussique à l'aide de l'indispensable *tipiti*. Ce n'est qu'une fois l'ensemble de ces opérations réalisé, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, qu'elles pourront alors cuire la galette et obtenir la *cassave*. Mais pour cela elles devront encore couper le bois nécessaire à la cuisson de la galette et des autres aliments (viande, etc ...). Ce n'est donc qu'à la tombée de la nuit, quand les hommes préparent la coca et commencent à fumer, que les femmes pourront enfin s'arrêter (2).

A la discontinuité du travail masculin, son intermittence, que l'on a pu observer même aux époques des plus lourds travaux, s'oppose donc le travail à temps plein des femmes, sa lourdeur, sa monotonie.

- Une telle différence dans la nature, le rythme et la quantité du travail fourni par les hommes et les femmes d'un même groupe, nous conduit tout d'abord à formuler un certain nombre de remarques concernant le caractère même de cette division du travail et son aspect "traditionnel".

Elle nous amènera ensuite dans la deuxième partie de cette étude, à proposer un certain nombre d'hypothèses sur l'impact qu'a pu avoir l'introduction d'outils d'origine "blanche", outils de fer pour la plupart, sur cette division du travail et le déroulement des activités masculines et féminines.

On remarquera tout d'abord que cette division du travail entre hommes et femmes est "traditionnelle" et que rien ne permet de penser qu'il en allait autrement avant que s'établisse le contact avec le monde blanc. Mieux encore, nous pensons que nous avons avec cette division du travail, un des caractères fondamentaux des sociétés indiennes du Vaupés, qui, profondément enracinées dans leur culture, a pu jusqu'à présent résister aux sollicitations et perturbations de toutes sortes en provenance de l'extérieur. Il s'agit en quelque sorte de la colonne vertébrale à partir de laquelle s'articulent pensée mythique et vie sociale. Cette colonne peut se déformer, elle ne peut pas disparaître ou

(1) Ces râpes ne sont pas fabriquées par les Tatuyos eux-mêmes, mais par les Kuripako du groupe Arawak.

(2) Ajoutons que ce travail journalier est doublé la veille des fêtes par la préparation des grandes quantités de *chicha* indispensables à leur célébration.

être radicalement transformée sans porter atteinte au coeur même de la culture indigène.

Toutefois, insister sur l'aspect "traditionnel" de cette division du travail, ainsi que sur son importance sociale et culturelle, ne veut pas dire qu'aucun changement ne se soit produit en ce qui concerne l'intensité et la durée respectives des travaux masculins et féminins. Bien au contraire, et ce sera la thèse que nous défendrons ultérieurement, il est possible que les contacts avec le monde blanc soient venus modifier sensiblement l'équilibre traditionnel entre activité masculine et activité féminine, l'importance relative du travail masculin et du travail féminin.

La deuxième remarque portera sur le caractère même de cette division du travail : si l'activité de la femme agricultrice est stable et permanente, elle ne peut toutefois se dérouler sans qu'intervienne à un moment donné le travail de l'homme : celui de la prédation (1). Mieux encore, cette activité féminine va se manifester dans un cadre défini par l'homme (2) : non seulement c'est ce dernier qui abat la forêt, mais nous avons vu que c'est lui qui, par la même occasion, décide de l'emplacement des jardins et de leurs extensions, c'est-à-dire encore, du cadre et de l'ampleur de l'activité féminine. L'activité agricole de la femme n'est donc à certains égards que le prolongement nécessaire de l'activité productrice et prédatrice de l'homme ..., mais c'est elle qui viendra lui donner une signification, la charger positivement. Remarquons au passage qu'une telle complémentarité s'observe aussi dans le cadre d'une activité pensée au contraire comme essentiellement masculine : la chasse et la pêche. En effet, si c'est bien l'homme qui abat le gibier et pêche le poisson, c'est la femme qui va les cuire et donc les transformer en produit comestible, en quelque sorte les "civiliser". (3)

(1) Si l'on accepte l'idée qu'abattre un arbre qui a poussé naturellement, c'est en quelque sorte "tuer" et s'accaparer un produit sauvage au même titre que gibier, poissons et produits de la forêt. Cette idée de l'homme prédateur qui s'oppose à une femme cultivatrice, qui, contrairement à lui, transforme la nature, la domestique nous paraît essentielle. Elle dépasse de loin le cadre des seules activités économiques, puisqu'à l'homme guerrier qui tue aussi les hommes, s'oppose la femme reproductrice des hommes et des plantes. Il s'agit là d'une opposition qui, pensons-nous, est au coeur de la culture indigène. Elle explique les résistances à toute transformation de cette division du travail et les échecs des tentatives qui visaient à transformer les hommes en agriculteurs, c'est-à-dire en leur contraire.

(2) Que ce soit un endroit "ouvert" par l'homme, la *chagra*, ou fermé par lui, la *maloca*.

(3) Rappelons qu'il en va de même pour la poterie, puisque les hommes ramènent à leurs femmes l'argile crue, c'est-à-dire sauvage, pour que celles-ci la cuisent, la rendent consommable ...

chez
de pro
mieux
cessu
lieu i
la fa
entre
pace (

trava
domin
lever
l'éco
pens
servé
pact
techn
d'out
maint

blanc
et de
l'équ
mascu
là, e
de la
ses in
rale (

ne fa
plex
métho
l'hor
charr
git p
press
trou
de de
ment (

l'arc

Ainsi la division du travail telle qu'on peut l'observer chez les indiens Tukano, ne vient pas, à l'intérieur de l'unité de production, opposer ou juxtaposer deux types d'activité ou mieux, deux processus de production complets et indépendants (processus dont les produits ne feraient que se rencontrer) elle a lieu à l'intérieur même de chacun de ces processus. Au sein de la famille nucléaire, un certain équilibre doit donc s'établir entre activité masculine et féminine ; par exemple, entre espace défriché et possibilité productive des femmes.

- Complémentarité des activités, division traditionnelle du travail, technique de production inchangée, le mode de production dominant chez les indiens Tatuyos ne semble guère avoir été bouleversé. Mais en sommes-nous bien certains ? L'ethnologue ou l'économiste qui observe le mode de vie des indiens du Pira en pensant trouver devant lui un groupe indien parmi les plus préservés de la Colombie, n'a-t-il pas tendance à sous-estimer l'impact qu'a pu avoir sur ce mode de production l'introduction d'une technologie occidentale, c'est-à-dire en l'occurrence l'apport d'outils et armes à feu . C'est la question centrale que l'on va maintenant se poser.

III. L'INTRODUCTION DE NOUVEAUX OUTILS, FACTEUR D'UN NOUVEL EQUILIBRE ENTRE ACTIVITES FEMININES ET MASCULINES

L'introduction de nouveaux outils en provenance du monde blanc est venue bouleverser les conditions sociales de production et de reproduction des sociétés indiennes. Elle remet en cause l'équilibre traditionnel qui avait pu s'établir entre activités masculines et féminines, entre la prédation et la culture. Par là, et de proche en proche, elle exerce ses effets sur l'ensemble de la société, mettant en cause l'organisation sociale elle-même, ses instances politiques et idéologiques. C'est là l'idée générale que nous défendons, notre hypothèse de recherche.

Pourtant quand on parle d'introduction de nouveaux outils, il ne faut pas imaginer l'utilisation d'appareils et machines complexes qui viendraient se substituer à l'homme, ou bouleverser ses méthodes de culture. Il ne s'agit pas pour des sociétés pratiquant l'horticulture sur brûlis du remplacement du bâton à fouir par la charrue et le type d'agriculture qui lui est attachée ; il ne s'agit pas davantage pour des sociétés dans lesquelles selon l'expression d'A. Métraux, "vivre c'est conquérir la forêt", de l'introduction de puissantes machines permettant le défrichement rapide de vastes espaces. Il s'agit plus modestement et essentiellement du remplacement de la hache de pierre par celle de fer, de l'arc et de la sarbacane par des armes à feu, etc ...

Une liste quasi-exhaustive des outils d'origine blanche utilisés en forêt est relativement facile à dresser ; il s'agit :

- d'outils tranchants en fer ou en acier, comme hache, machette, herminette (parfois), couteaux ;
- d'instruments utilisés pour chasser ou pêcher, carabine ou fusil, poudre, plomb et amorces, lampe-torche (pour la chasse de nuit) ; hameçons et fil en nylon, etc ...
- enfin, des ustensiles de cuisine, marmite en aluminium ; sans parler bien entendu - mais c'est un autre problème que l'on envisagera dans le cadre de la dépendance des sociétés indiennes - du sel, des allumettes, des perles, verroteries, peignes et tissus, etc ... qui pénètrent dans les coins les plus reculés de la forêt.

Si l'on envisage par exemple, le cas du clan Pamwa sur le Caño Utuya, qui comprenait à notre arrivée une dizaine d'hommes actifs et presque autant de femmes (9), répartis dans deux *málocas* voisines l'une de l'autre, le relevé systématique des outils aboutit à la liste suivante :

- une quinzaine de machettes dont certaines usées et presque inutilisables (soit donc moins d'une machette par membre actif),
- trois haches,
- deux vieilles carabines 16mm de marque brésilienne, dont une pratiquement hors d'usage,
- peu de munitions,
- pas d'herminette,
- trois lampes torche, dont une seule en état de marche,
- quelques casseroles d'aluminium, etc ...

La liste des outils d'origine "européenne" est donc bien courte. On ajoutera, et l'exemple que nous venons de donner l'illustre bien, que ces objets se trouvent généralement en petit nombre et sont souvent en mauvais état.

Cependant, l'apparente simplicité de ces outils, leur rareté relative, ne doivent pas nous conduire à sous-estimer leur importance réelle. Celle-ci nous paraît considérable. Elle est à la mesure du gain de productivité qu'ils introduisent dans leur sphère respective d'utilisation.

Cet accent mis sur l'efficacité des nouveaux outils peut paraître superflu. C'est là, semble-t-il, un phénomène qui s'impose à tout observateur. Nombreux pourtant, sont les ouvrages et articles qui en font abstraction quand ils traitent de l'économie "traditionnelle" des indiens pratiquant l'horticulture sur brûlis. A les lire, on a l'impression que l'utilisation d'un outillage "moderne" n'est qu'une péripétie, un signe (parfois regrettable) d'"acculturation" à mettre au même rang que le port des habits européens ou l'utilisation d'autres objets qui, certes utiles, ne sont pas indispensables. L'introduction d'un nouvel outillage n'aurait entraîné aucun changement décisif dans le mode de production et de reproduction sociale.

Pour ne prendre que le cas d'un des articles les plus connus de Carneiro sur les indiens Kuikuru du Brésil central, on s'aper-

coi
lil
br
liq
l'
pro
che
des

de
tra
in
che
no
so
mo
qu
po
pl
av

qu
fa
ar
ré

vi
br
ré
ju
tu
re
de
qu
la
si
au
Le
ti

—
(1

(2

coit que dans un essai pourtant centré sur les problèmes d'équilibre écologique et de productivité du système d'agriculture sur brûlis en milieu amazonien, l'auteur ne consacre pas plus de deux lignes à ce sujet. Sans formuler un seul instant l'hypothèse que l'introduction de ces outils ait pu venir modifier sensiblement la productivité des tribus selvatiques, il se borne à remarquer que chez les Kuikuru, on se servait autrefois de la hache de pierre et des mandibules de piranha (1).

Nous estimons que l'on ne peut prétendre raisonner en termes de productivité, d'équilibre écologique, de division sociale du travail, de temps libre, etc ... et faire abstraction de ce qu'a introduit de nouveau l'utilisation de la hache de fer et de la machette. Les sociétés indiennes qui, bon gré mal gré, s'offrent à notre curiosité ne sont pas des sociétés immobiles "froides". Ce sont des sociétés en transformation rapide. Si l'habit n'a pas modifié la morphologie de l'indien qui le porte, la hache de fer a, quant à elle, bouleversé ses conditions d'existence. Il est fort possible qu'en l'espace de quelques générations les Kuikuru aient plus profondément changé (2) qu'en l'espace de plusieurs siècles avant l'arrivée de l'homme blanc.

Mais que représente au juste et du seul point de vue technique, l'utilisation d'un tel outillage, et à quelle époque a-t-il fait son apparition dans le Vaupés ? Il s'agit là de questions auxquelles il faut tenter de répondre avant de s'inquiéter de leurs répercussions sociales.

- On remarquera d'abord qu'il s'agit là d'instruments qui viennent directement remplacer ou "doubler" ceux qui étaient fabriqués traditionnellement sur place. Ces outils permettent de réaliser exactement les mêmes opérations que celles effectuées jusque-là par ceux auxquels ils se substituent : couper, trancher, tuer, éclairer. Il y a bien substitution. Entre la hache de pierre et celle de fer, il n'y a rien d'essentiellement nouveau, hache de pierre et hache de fer s'appuient sur les mêmes principes mécaniques, sauf que ... la deuxième est en fer et que cela fait toute la différence ! Le même homme passera de l'une à l'autre sans hésitation : les gestes seront les mêmes. A priori, l'indien n'a aucune raison de les refuser. Il les a toutes de les accepter. Leur utilisation n'impose pas immédiatement une nouvelle organisation du travail, l'abandon de certaines activités, la transforma-

(1) "Hache d'acier, machette et *brush-hooks* sont maintenant utilisés dans le nettoyage des jardins. Avant 1900, les Kuikuru faisaient tomber les arbres et nettoyaient les sous-bois avec des haches de pierre, et des mandibules de piranha". CARNEIRO, 1961, p. 47.

(2) Bien entendu, les nouveaux outils ne sauraient être les seuls responsables des bouleversements observés.

tion des autres : ces outils ne viennent pas directement bouleverser le processus de production, imposer un nouveau mode de production.

- On remarquera ensuite que si la main indienne peut passer sans difficulté d'un outil à l'autre cette substitution s'accompagne pour elle d'un tel gain d'efficacité qu'on est fondé à parler de changement qualitatif. Dans le cas des outils tranchants, la supériorité des nouveaux outils est telle que l'on imagine mal aujourd'hui ce que pouvait être la vie en forêt en leur absence, et la somme d'efforts que pouvait demander autrefois le défrichage d'une *chagra*, ou la construction d'une *maloca*. "A l'heure actuelle, nous dit A. Métraux, certains groupes indiens vont jusqu'à nier qu'il soit possible de couper un arbre avec un outil de pierre, et se refusent à regarder les haches de leurs ancêtres comme des instruments ayant eu une réelle utilité pratique ... (1)."

En fait, l'on dispose d'un certain nombre de témoignages décrivant les méthodes qui devaient être utilisées pour venir à bout de la forêt en l'absence d'outils métalliques. Il ressort de ceux-ci que seul le temps, l'utilisation du feu, et les efforts conjoints de plusieurs hommes, pouvaient venir à bout des grands arbres et compenser la faible efficacité d'un outillage de pierre qui "mar-tèle, déchiquète les fibres, plutôt qu'il ne les tranche" (2).

Laissons la parole à Up de Graff, qui dans un court texte, nous décrit l'ensemble des opérations mises en oeuvre pour abattre la forêt, par les "Antipas", groupe Jivaro, voisin des Aguarunas :

"Si vous voyez les haches de pierre qui sont les seuls outils dont disposent ces gens pour abattre des arbres énormes allant jusqu'à cinq pieds de diamètre, et pour défricher des superficies pouvant atteindre cinq acres, vous vous étonneriez qu'il soit possible d'accomplir cet exploit. C'est là un fait de patience plus que d'adresse. Le bois n'est pas coupé, mais réduit sous forme de pulpe, six ou huit hommes travaillant autour de l'arbre en même temps.

"La première étape pour faire une *chagra* est d'enlever les broussailles; les tiges souples sont coupées avec des machettes de bois dur; ce qui peut être déraciné est déraciné et les jeunes arbres sont arrachés en force. Ensuite, l'attention des travailleurs se porte sur les arbres les plus grands. Pour les affaiblir et les préparer à la poussée finale, on entaille le tronc de tous les arbres dans un diamètre d'au moins cent pieds autour du géant qui a été retenu. Finalement, le géant lui-même est attaqué à la hache pendant des jours et des semaines, jusqu'à ce que vienne le jour où le grand tronc a été suffisamment entamé pour qu'il craque et

(1) METRAUX, 1959, p.40. METRAUX s'appuie ici sur les commentaires de l'ethnologue F. CASPAR, pour les indiens Tupari du Mato-Grosso.

(2) METRAUX, 1959, p. 33.

tombe. Mais il ne tombe pas tout seul car il entraîne avec lui tous les arbres du voisinage qui sont reliés entre eux par un réseau inextricable de lianes venant des branches les plus hautes ... J'ai examiné plus d'une fois les souches de ces arbres abattus, elles ressemblent en tout point à ce que font les castors dans leurs travaux de défrichage."

Si l'on se réfère donc à ce texte qui recoupe plus ou moins les observations formulées par des auteurs comme E. Basso, Barker, Pelizarro, Métraux (1), on retiendra d'abord que ce travail d'abatage était effectué "six ou huit hommes travaillant ensemble autour d'un même arbre". Nous avons là sans doute une des raisons de cette coopération sociale qui se manifeste encore de nos jours quand il s'agit d'abattre la forêt. Mais on retiendra surtout qu'abattre la forêt était une "question de patience" et que l'abatage d'un grand arbre était à lui seul une question de "jours et semaines". Or, nous dit Harner, "aujourd'hui de tels arbres géants dont parle Up de Graff, sont souvent abattus en quelques heures par un homme seul se servant d'une hache d'acier, ou en un peu plus de temps s'il ne dispose que d'une machette" (2). Ce qui est vrai pour les Antipas l'est aussi pour les Tatuyos, et l'on mesure mieux à l'aide de cet exemple le gain extraordinaire de productivité qu'apporte l'usage de la hache. Par la même occasion, on comprendra les efforts désespérés faits par de nombreux groupes indiens pour se procurer de tels outils et le prix qui leur est attaché. Un seul morceau de machette, et le rapport de l'homme à la forêt se trouve déjà profondément transformé (3).

- Dans le cas des armes à feu, la supériorité sur les armes traditionnelles (arcs et sarbacanes) est certes moins grande. Elle est cependant réelle, surtout quand il s'agit de chasse au gros gibier (cerf, tapir, jaguar, etc ...), ou de la chasse nocturne quand le fusil est associé à la lampe électrique. (D'une manière

-
- (1) Ellen BASSO, 1972; BARKER, 1953; PELIZARRO, 1973; A. METRAUX, 1959; FRIEKEL, 1959.
- (2) HARNER, 1972, p. 197-198. Maurice GODELIER, 1975, p.94, calcule de son côté que pour les Baruya de Nouvelle guinée, le gain d'efficacité introduit par les haches de métal serait de l'ordre de 250 %.
- (3) "Kaobawa me dit que quand il était jeune homme, son village ne disposait que d'une seule pièce de métal, un morceau de machette qui, par l'intermédiaire de plusieurs villages Yanomamo, leur était parvenue finalement des indiens Marikitare. Tout le monde dans son village avait recours à cet outil quand ils faisaient leurs jardins. Il était emmanché dans un bâton fendu et utilisé comme une hache. J'ai vu de tels morceaux de machette utilisés de cette manière dans les villages les plus éloignés et les plus pauvres en métal". CHAGNON, 1968, p. 34.

générale, carabines et fusils demandent aux chasseurs une moins grande habileté, car l'arme à feu permet de tirer de plus loin et avec une moins grande précision). Holmberg qui aborde ce problème dans un ouvrage consacré aux Sirionos de l'est bolivien, en a pu faire l'expérience. Se trouvant dans un groupe de chasseurs nomades qui n'avaient jamais connu d'autres armes pour chasser que leurs immenses arcs, il remarque que l'introduction d'un seul fusil permit de transformer le plus maladroit des chasseurs de la bande en son plus gros rapporteur de gibier, et vint, entre autre chose, bouleverser l'économie traditionnelle du groupe (1).

A ceci, il convient d'ajouter que l'introduction de ces outils et surtout de la hache et de la machette, est suffisamment ancienne pour que depuis lors, leur utilisation systématique au sein d'activités économiques aussi fondamentales que l'horticulture, la chasse et la pêche, n'ait pu avoir lieu sans modifier sensiblement les conditions de production et de reproduction sociale. A la fin du siècle dernier, A.R. Wallace dans son ouvrage : *Travels on the Amazon*, signale déjà l'existence de haches métalliques et de machettes dans le Vaupés, ainsi que l'utilisation d'hameçons d'acier fort appréciés des indigènes (2). L'introduction et surtout la généralisation des armes à feu est certes moins ancienne. Nous avons pu voir toutefois qu'elle n'en avait pas moins été décisive puisque arcs et sarbacanes sont maintenant pratiquement abandonnés.

- Si maintenant on veut avancer plus avant dans la détermination des changements sociaux qui ont pu se produire sur la base de ce nouvel outillage, il nous faut, face à la division sociale du travail qui caractérise les tribus Tukano, disposer l'éventail complet des outils en question. On constate alors qu'il s'agit avant tout d'outils qui viennent accroître la capacité prédatrice de l'homme, et en revanche, n'interviennent que faiblement au sein des activités agricoles féminines.

-
- (1) HOLMBERG, 1950, p. 76 et 274, après avoir noté un accroissement considérable de gibier abattu avec l'aide d'un fusil, ajoute : "J'ai tendance à croire que cet accroissement était largement dû au fait qu'avec une carabine ou un fusil nous étions en mesure d'abattre plus de gros gibier du type : tapirs, peccaris, crocodiles, que les indiens n'auraient été en mesure d'en tuer avec leurs arcs et leurs flèches", et il ajoute : "Quand du gibier était signalé, les indiens nous appelaient presque toujours, moi ou mon compagnon bolivien, pour qu'on le tire."
- (2) "Ce sont des peuples d'agriculteurs ayant une résidence permanente et cultivant du manioc ... Tous, même dans les districts les plus éloignés, possèdent maintenant hache de fer et couteaux, bien que l'on puisse toujours trouver parmi eux les haches de pierre qu'ils utilisaient précédemment." A. WALLACE, 1959. WALLACE, par contre, ne cite pas le cas d'indiens qui posséderaient des fusils.

L'homme, chasseur, pêcheur, destructeur de la forêt, façonneur de pirogues et mortiers, constructeur de *maloca*, se voit considérablement aidé dans son activité par la hache, la machette, les fusils et hameçons, alors qu'aucun de ces instruments ne constitue un apport décisif pour le travail féminin. Bien sûr, la femme se servira aussi de la machette (quand elle en a une, ce qui n'est pas toujours le cas) comme d'un objet universel, à la fois couteau et bâton à fouir : le sol des jardins est généralement friable et la machette y pénètre aisément. Mais le gain de productivité qu'elle peut espérer en tirer apparaît faible comparé à ce qu'apportent hache et machette à l'homme dans son travail. Bien sûr, les femmes disposent aussi d'un certain nombre d'ustensiles de cuisine à usage proprement féminin, mais leurs avantages sur les objets traditionnels semblent relativement restreints, notamment en ce qui concerne le temps de travail consacré à la préparation des aliments. De fait, la somme de travail que représentent pour les femmes du groupe le plein journalier de la hotte et la préparation du cassave n'a guère varié.

Ce nouvel outillage répartit donc différemment ses effets suivant qu'il s'agit d'activités masculines ou féminines. Il remet en cause l'équilibre traditionnel qui s'était établi entre elles.

Face à cette innovation, et si l'on exclut pour le moment les situations intermédiaires, on peut théoriquement imaginer deux réponses sociales :

- ou bien, toutes choses égales par ailleurs, l'apport de ce nouvel outillage provoque une simple diminution du travail masculin,
- ou bien, le temps de travail masculin restant le même, et son champ d'application étant étendu à la mesure de sa nouvelle efficacité, elle provoque une augmentation de l'activité féminine.

Considérons plus attentivement chacune de ces deux hypothèses dont on remarquera qu'elles partent toutes deux du principe que la division traditionnelle du travail ne s'est pas pour l'instant modifiée.

Dans le premier cas, l'apport de ces nouveaux outils ne vient pas changer le niveau de l'activité sociale. En d'autres termes, ce n'est pas parce que tout à coup il est devenu possible d'abattre plus facilement le gibier et surtout de défricher de plus vastes étendues que les normes de reproduction sociale seront modifiées. Ceci veut dire que les hommes - puisque ce sont eux avant tout qui bénéficient du gain de productivité - verront leurs tâches allégées et qu'à l'inverse, rien ne viendra bouleverser l'activité féminine : les terrains de cultures seront toujours les mêmes ; les techniques utilisées identiques ... En quelque sorte il s'agit dans cette hypothèse d'un ajustement par le bas, celui qui, à tout prendre, correspond au minimum de changement social.

Dans le deuxième cas, les hommes vont mettre à profit l'occasion qui leur est donnée d'accroître considérablement les sur-

faces qu'ils peuvent défricher. Le travail agricole des femmes s'en trouvera augmenté. Toutes choses égales par ailleurs, il le sera en proportion des nouveaux espaces qu'elles devront cultiver. Ceci veut dire que l'out-put va voir sa composition et son volume modifiés. Ici, les sociétés en question profitent du progrès technique, de l'accroissement des forces productives, pour élargir la base de leur production sociale. Même travail pour les hommes, travail accru pour les femmes, production agricole en augmentation, nous avons là un ajustement "par le haut". C'est celui qui, dans le cadre limité d'une société qui pour le moment ne remet en cause ni sa division sociale du travail, ni ses procédés de production, est, virtuellement porteur des plus forts changements.

A partir de l'exemple que nous offrent les indiens du Vaupes et singulièrement les Tatyos, on peut toutefois s'interroger sur le compromis qui a pu s'établir entre ces deux hypothèses extrêmes.

A première vue, la première hypothèse semble la plus acceptable. C'est celle qui est la plus proche de ce que nous pouvons savoir d'une "philosophie indienne", d'un mode de pensée et d'agir, pour lequel accumuler n'a guère de sens au niveau individuel (1). Aucun doute, que ces sociétés d'horticulteurs sur brûlis, sociétés de type segmentaire qui jusqu'à présent ont su faire l'économie d'un pouvoir politique centralisateur et d'un corps de spécialistes dégagés de toute activité productrice, sociétés qui, par ailleurs, semblent avoir une fois pour toutes codifié leurs besoins et trouvé les moyens de les satisfaire, sont du domaine de la reproduction simple. Voyons par exemple, ce que dit Irving Goldman (2) des indiens Cubeos, autre groupe Tucano du Vaupés : "Les Cubeos ne valorisent pas l'abondance de nourriture pour elle-même ... la production de nourriture n'a qu'une faible incidence sur le statut social ... En bref, il n'y a pas de forts motifs qui viennent stimuler la chasse ou la pêche si ce n'est l'appétit ou le désir de changement ... Les facteurs limitatifs dans la production de manioc ne sont pas tellement la terre, mais plutôt le travail et la morale."

Et pourtant, bien qu'il soit difficile en la matière d'apporter une preuve décisive, nous pensons que pour les Tatyos comme pour l'ensemble des autres tribus de Vaupés, l'introduction de nouveaux outils a dû entraîner une extension sensible des terrains de cultures et, corrélativement, du travail féminin.

(1) P. CLASTRES, 1974, p. 165.

(2) Irving GOLDMAN, 1963, p.52.

Plusieurs arguments plaident

- Holmberg (1) pour les Sir naissaient ni hache ni machette, de la rapidité de transformation son intermédiaire, ce groupe de aux outils de fer. Outre le fait permirent en peu de temps et avec une quantité bien supérieure de ils étaient si friands (2), ils jardins à tel point que les consèrent de l'indigestion grave au n sédentarisation du groupe avec t nexes et connexes :

- . amélioration de l't
- . extension considéra
- . multiplication des

mais aussi

- . remise en cause de
- . violence, etc...

Mais il ne s'agit là que de seurs, nomades et en dépit du ca de Holmberg, il convient d'alle mes d'autres arguments en favetu

- On peut tout d'abord se c cie moyenne des *chagras* dont dis comment un tel travail pourrait métalliques et sans remettre en activités masculines ?

- On peut remarquer ensuitu tures ne sont plus entourés de c décrite encore par les voyageurs traditionnellement, et les vieux souviennent encore, une telle p protéger les jardins des prédat de la forêt (cochons sauvages, etc ...). Pourquoi donc avoir jusque là considéré comme néces tion, la réponse unanime fut qu

(1) HOLMBERG, 1950, pp. 263 et

(2) Ce miel servait à la fabric utilisée pendant les fêtes.

Plusieurs arguments plaident en faveur d'une telle réponse :

- Holmberg (1) pour les Siriono, qui à son arrivée, ne connaissaient ni hache ni machette, nous donne un exemple saisissant de la rapidité de transformations survenues dès l'instant où par son intermédiaire, ce groupe de chasseurs nomades put avoir accès aux outils de fer. Outre le fait que ces nouveaux outils leur permirent en peu de temps et avec un minimum d'efforts d'obtenir une quantité bien supérieure de choux palmistes et de miel dont ils étaient si friands (2), ils permirent encore d'agrandir leurs jardins à tel point que les conséquences sociales immédiates allèrent de l'indigestion grave au moment de la récolte à un début de sédentarisation du groupe avec toute une série de conséquences annexes et connexes :

- . amélioration de l'habitat
- . extension considérable des temps de loisir
- . multiplication des fêtes

mais aussi

- . remise en cause de l'équilibre social
- . violence, etc...

Mais il ne s'agit là que des Sirionos, c'est-à-dire de chasseurs, nomades et en dépit du caractère exemplaire de l'expérience de Holmberg, il convient d'aller chercher chez les Tatuyos eux-mêmes d'autres arguments en faveur de notre hypothèse.

- On peut tout d'abord se demander, en considérant la superficie moyenne des *chagras* dont dispose chaque famille dans le Vaupes, comment un tel travail pourrait être accompli sans l'aide d'outils métalliques et sans remettre en cause le déroulement normal des activités masculines ?

- On peut remarquer ensuite que ces "vastes" terrains de cultures ne sont plus entourés de cette clôture faite de pieux serrés décrite encore par les voyageurs à la fin du siècle dernier. Or, traditionnellement, et les vieux que nous avons interrogés s'en souviennent encore, une telle palissade était mise en place pour protéger les jardins des prédations occasionnées par les animaux de la forêt (cochons sauvages, paca, agoutis, cervidés, rongeurs, etc ...). Pourquoi donc avoir abandonné un système de protection jusque là considéré comme nécessaire et efficace ? A notre question, la réponse unanime fut qu'une telle protection demandait

(1) HOLMBERG, 1950, pp. 263 et suivantes.

(2) Ce miel servait à la fabrication d'une boisson alcoolisée, utilisée pendant les fêtes.

trop de travail et que cela n'en valait pas la peine. Réponse qui ne manque pas de poids, car entourer ainsi plusieurs hectares de *chagra* doit à l'évidence constituer - même si l'on dispose des outils de fer - un travail considérable. On peut toutefois se demander si au-delà de cette évidence, cet abandon des clôtures ne trouve pas ailleurs sa raison d'être. Celle-ci n'est-elle pas qu'autrefois, faute d'instruments métalliques, les *chagras* étaient beaucoup moins étendues, c'est-à-dire qu'il était à la fois plus facile de les clôturer et plus utile d'y procéder ? Pour que l'équilibre alimentaire du groupe ne risque pas d'être compromis, ne fallait-il pas tout faire pour éviter que ne soient dévastés des jardins déjà petits et établis avec peine ? Inversement, maintenant que le défrichage de la forêt n'exige plus la même somme d'efforts, l'extension des cultures n'est-elle pas devenue le meilleur moyen de s'assurer une marge de manoeuvre suffisante pour que les dommages occasionnés par les animaux prédateurs ne soient plus autant redoutés ?

Carneiro, qui a étudié un groupe d'horticulteurs possédant, rappelons-le, hache et machette depuis plus d'un demi-siècle, remarque que chez les Kuikuru il n'y a pas de disette alimentaire car les jardins ont été largement surdimensionnés pour faire face à toute éventualité (1). Irving Goldman, arrive à une conclusion voisine à propos de Cubeos : il calcule que, seuls des deux-tiers de la récolte servent généralement à l'alimentation du groupe, et que de ce fait, il n'y a jamais de famine. Il ajoute même : "Les indiens croient qu'ils vivent actuellement un âge d'or." (2)

Ce désir de sécurité, celui de s'assurer une confortable marge alimentaire, est celui qui à nos yeux plaide le plus fortement en faveur de notre thèse. Il n'est pas toutefois le seul motif qui a pu provoquer cette extension des terrains de culture. En effet, deux autres débouchés s'offrent à la production agricole.

(1) "L'économie des Kuikuru est une économie d'abondance et de sécurité. Il n'y a jamais de disette ... Quand ils font leurs plantations, les Kuikurus tiennent compte des dégâts occasionnés par les peccaris et les fourmis "mange-feuille", en plantant plus qu'ils ne peuvent eux-mêmes consommer : le stock de manioc dans un champ cultivé est tellement important que même une perte considérable et inattendue de farine peut n'être guère plus qu'un inconvénient." CARNEIRO, 1961, p.48. CARNEIRO qui présente cette situation d'abondance comme étant la situation traditionnelle des Kuikurus, est-il sûr qu'avant l'utilisation des haches et des machettes, les excédents de nourriture étaient aussi importants, et le temps libre aussi considérable ?

(2) GOLDMAN, op.cit., 1963, p. 51.

Le :
ditionné
est nouv
tions gé
les 'bla

- L
points f
tribus f
l'une qu
qu'il co
crage à
qu'elles
que comm
des "fêt
litres d
Comme un
de paren
qu'elles
dra que
solide p
et en fa
sociale
donc dis
que ses
cause l'

L'é
chefs de
a d'agra
sensible
celle pr
On le ve
s'agit s
quement
hommes.
traduit
dans la
griculte
risent p
qui sont
dirait l
sociale
importan

For
compre
nombreu

(1) La p

(2) S'i

Le premier entre dans le cadre d'une dynamique sociale traditionnelle : il s'agit des fêtes ou *drinking parties*, l'autre est nouveau, incertain, et revêt suivant les époques et les situations géographiques une importance diverse : le commerce avec les "blancs".

- La vie sociale des indiens du Vaupès tourne autour de points forts constitués par les fêtes. On peut même dire des tribus Tukanos qu'elles se trouvent toujours entre deux fêtes : l'une qui vient de se terminer, l'autre que l'on va célébrer et qu'il convient de préparer. Ces fêtes qui servent de point d'ancrage à la vie sociale sont d'importance diverse (1). Mais, qu'elles soient grandes ou petites, elles ont pour caractéristique commune d'être des moments d'abondantes libations : ce sont des "fêtes de boisson" (*cashiri*) où l'on boit des litres et des litres de *chicha*, boisson fermentée, préparée par les femmes. Comme une fête réussie est une fête qui rassemble un grand nombre de parents et d'alliés, qu'elles sont nombreuses dans l'année, et qu'elles durent souvent plusieurs jours consécutifs, on comprendra que la possibilité de donner de telles fêtes repose sur une solide production agricole. Pour pouvoir faire de "grandes fêtes" et en faire souvent, pour pouvoir manifester ainsi son existence sociale et son rang, chaque *maloca*, chaque chef de famille devra donc disposer de terrains de cultures suffisamment vastes pour que ses obligations sociales puissent être tenues sans mettre en cause l'équilibre alimentaire du groupe.

L'émulation, le désir de rendre avec usure, celui pour les chefs de tenir leur rang, ajoutés à la relative facilité qu'il y a d'agrandir les jardins, peuvent donc conduire à une augmentation sensible de la production agricole. Celle-ci viendra s'ajouter à celle produite par le groupe pour assurer sa sécurité alimentaire. On le voit, on ne sort pas ici de l'économie traditionnelle. Il s'agit simplement d'un nouvel équilibre qui vient s'appuyer logiquement sur les nouveaux moyens de production dont disposent les hommes. La nouvelle dimension donnée à l'out-put agricole ne se traduit pas par une accumulation alimentaire. Nous ne sommes pas dans la "civilisation du grenier" qui marque tant de peuples d'agriculteurs (2). Les Tukanos, comme le dit Goldman : "ne valorisent pas l'abondance de nourriture pour elle-même." Les fêtes qui sont des moments de destruction alimentaire, de "consumation", dirait Bataille, sont là, indispensables, pour permettre à la vie sociale de se produire et de se reproduire. Ce qui reste le plus important, c'est donner, offrir, partager et non pas accumuler.

Fonction de la vie sociale et de son bon déroulement, on comprendra que la production de ce surplus agricole dépende de nombreuses variables. Cohésion du groupe, personnalité du chef,

(1) La plus connue pour les Tukanos est la fête de Yurupari.

(2) S'il y a stockage, celui-ci aura lieu "sur pieds".

bonne entente avec les autres clans et lignages, sont des éléments qui vont directement déterminer le niveau de l'activité économique. D'où ce fait, qui n'est pas sans importance, que d'une année à l'autre, la superficie des terrains défrichés et mis en cultures est susceptible de grandes variations. Ce déplacement de centre de gravité de l'économie "stricto sensu" vers le social est un des points qui marquent l'originalité de ce type de société. Ici, la bonne santé économique, la superficie totale cultivée, le niveau atteint par la production est d'abord le signe d'une bonne santé sociale. L'exemple du Pira constitue à ce titre une démonstration frappante : la disette alimentaire qui y sévissait lors de notre séjour, était entre autres choses, mais avant tout, le signe des tensions sociales extrêmement fortes qui existaient à ce moment-là. L'état de guerre larvée, l'absence de fêtes et de coopération sociale se répercutaient directement sur l'activité économique des groupes qui n'avaient pas voulu fuir la région. Les *chagras* trop petites, parfois mal entretenues, s'avéraient insuffisantes pour assurer une alimentation normale, alors que trois ans plus tôt, lors de notre premier passage (1), dans des conditions sociales différentes, rien de tel n'avait pu être observé.

- Le commerce de produits alimentaires constitue, potentiellement au moins, un autre débouché pour cet excédent agricole (2). Il peut même, dans certains cas, aller jusqu'à provoquer un accroissement important des surfaces défrichées.

Dans le Vaupés, un tel commerce existe. Son produit de base est la *farinha* (3) ou farine de manioc fabriquée par les femmes.

-
- (1) Ceci dit, cette remarque sur la variabilité des surfaces plantées n'enlève rien au fait qui nous préoccupe, à savoir : la possibilité nouvelle et souvent pratiquée de mettre en place de grands jardins et sa répercussion sur le travail des femmes.
- (2) "Aujourd'hui, les indiens plantent un peu plus que ce dont ils ont besoin pour leur propre usage, afin d'obtenir un surplus... et d'améliorer leur condition par l'achat de vêtements, de filets et de machettes, etc ... Ainsi, à ce niveau actuel d'acculturation, le jardin les aide à maintenir leur équilibre économique." FRIEKEL, 1959, p.492.
- (3) La *farinha* ou farine de manioc a toutes les qualités requises pour faire l'objet d'un commerce : elle est conservable, facilement stockable et fractionnable, on peut aisément la transporter. Elle est de plus consommable sans aucune préparation supplémentaire et se trouve être de ce fait, la nourriture des voyageurs et des *séringueros* (travailleurs du caoutchouc).

Ce commerce n'est pas nouveau. Ce que dit le géographe de A. Wallace, il semble bien que jusque là peu pénétrée par les blancs, des outils de fer, le commerce de ce produit est actif. Il est probable cependant que le commerce du caoutchouc dans la région, que ce soit par le ampleur et amener un certain nombre de zones de cultures bien au-delà de la consommation familiale. Notre programme de travail étudier en détail les modalités de ce commerce ce qu'a pu représenter pour les indiens la place de rapports marchands sortis de leur économie (1). On retiendra d'un surplus agricole en vue d'un commerce est largement facilitée par l'usage de l'outil mais que cette possibilité est due à la conjoncture locale, la localisation de leur résistance à l'acculturation

L'accroissement des surfaces de culture est une exigence : de sécurité, de stabilité, de monde blanc ; les deux premières sont étrangères aux sociétés indiennes, au moins dans le cadre d'une logique de la

Mais quelle va être alors la place des cultures sur le travail masculin ?
Qu'est le nouvel équilibre qui prévaut entre la prédation et culture ?

Nous estimons qu'il est douteux que l'activité féminine proprement dite, le travail agricole, et entre activités de consolidation de la prééminence dans la production obtenus directement à partir du manioc et des carbohydrates (sur les protéines).

- Accroissement pour les femmes

Notre idée initiale était que pour augmenter le temps de travail nécessaire pour produire des *chagras*, les femmes devaient être encouragées à les cultiver, et donc travailler. Nous préférons parler d'accroissement de la production c'est que nous pensons qu'il a dû y avoir dans le sein de l'activité économique féminin

-
- (1) La commercialisation de la farine de manioc ou artisanaux sera envisagée dans un article portant sur les relations entre le commerce qui se sont nouées avec le commerce

Ce commerce n'est pas nouveau. Si l'on se réfère au récit de voyage de A. Wallace, il semble bien qu'au XIXe siècle, dans une zone jusque là peu pénétrée par les blancs, mais connaissant l'usage des outils de fer, le commerce de la *farinha* était déjà assez actif. Il est probable cependant que ce n'est qu'avec le boom du caoutchouc dans la région, que celui-ci a dû connaître une réelle ampleur et amener un certain nombre de familles à étendre leurs zones de cultures bien au-delà des surfaces nécessaires à la seule consommation familiale. Notre propos ici n'est pas toutefois d'étudier en détail les modalités d'un tel commerce, ni d'envisager ce qu'a pu représenter pour les populations indiennes la mise en place de rapports marchands sortant de la logique traditionnelle de leur économie (1). On retiendra simplement que la production d'un surplus agricole en vue d'une éventuelle commercialisation est largement facilitée par l'utilisation de ces nouveaux outils, mais que cette possibilité est diversement mise à profit suivant la conjoncture locale, la localisation géographique des groupes et leur résistance à l'acculturation.

°
°

L'accroissement des surfaces cultivées répond donc à une triple exigence : de sécurité, de sociabilité, et d'échange avec le monde blanc ; les deux premières ressortant d'une dynamique interne aux sociétés indiennes, alors que la troisième entre déjà dans le cadre d'une logique de la dépendance.

Mais quelle va être alors la répercussion de cette extension des cultures sur le travail masculin et le travail féminin ?
Qu'est le nouvel équilibre qui pourra et devra s'établir entre prédation et culture ?

Nous estimons qu'il est double et se manifeste au sein de l'activité féminine proprement dite par un accroissement du travail agricole, et entre activité masculine et féminine, en venant consolider la prééminence dans l'économie familiale des produits obtenus directement à partir du travail féminin, c'est-à-dire des carbohydrates (sur les protéines).

- Accroissement pour les femmes du travail agricole

Notre idée initiale était que si les hommes voyaient diminuer le temps de travail nécessaire pour mettre en place de plus grandes *chagras*, les femmes devaient au contraire passer plus de temps à les cultiver, et donc travailler davantage. Si maintenant, nous préférons parler d'accroissement de leur seule activité agricole, c'est que nous pensons qu'il a dû y avoir plutôt un déplacement au sein de l'activité économique féminine vers la seule activité agri-

(1) La commercialisation de la *farinha* et des autres produits agricoles ou artisanaux sera envisagée dans le cadre d'un autre article portant sur les relations d'échange et de dépendance qui se sont nouées avec le monde blanc.

cole et que nous ne sommes même pas certains que l'accroissement de la superficie des jardins se traduise pour les femmes par une augmentation proportionnellement aussi lourde de leur travail.

Reprenons ces deux points :

- Au cours de cet essai, nous avons à plusieurs reprises mis l'accent sur le caractère agricole du travail féminin par opposition à celui de l'homme que nous avons qualifié de "prédateur". En fait, les femmes ne sont pas qu'agricultrices. Elles ne font pas que cultiver le sol de leurs jardins et préparer les aliments qu'elles en obtiennent. Ce sont aussi des "prédatrices" (1) : une partie de leurs activités, variable suivant les saisons, consiste à ramasser les produits de la forêt, fruits sauvages, baies, racines, etc ..., aptes à la consommation. Il y a ainsi l'époque des miritis, celle des pupuna, etc ... Ces époques sont très bien marquées dans le calendrier indigène et les fêtes qui sont données à ces différentes occasions révèlent bien l'importance économique et sociale qu'elles ont pu avoir (importance économique) et ont toujours (importance sociale) aux yeux des indigènes.

On peut penser toutefois que cette activité de récollection a dû perdre une bonne partie de son importance économique dès l'instant où il a été relativement facile d'étendre les surfaces cultivées. En effet, si la collecte des fruits et racines sauvages devait vraisemblablement fournir un complément indispensable à la diète journalière quand, faute de moyens plus efficaces, l'activité agricole était relativement restreinte, il n'en va plus de même aujourd'hui. Sans disparaître pour autant - les fruits sauvages sont toujours fort appréciés - on peut estimer que l'activité prédatrice n'a plus du point de vue économique qu'une importance secondaire. Une partie du temps supplémentaire consacré par les femmes à cultiver leurs jardins a donc pu être prélevé sur celui affecté auparavant à l'activité récollectrice. L'activité féminine tendrait ainsi vers une spécialisation agricole toujours plus poussée.

Cela n'est pas tout. Holmberg pour les Sirionos et Harner pour les Jivaros (2), notent que l'utilisation excessive de la

(1) On pourrait faire une remarque inverse pour les hommes et signaler que ceux-ci cultivent un certain nombre de plantes de faible importance économique mais de grande importance sociale comme la coca, le tabac, le yahé, etc ...

(2) "La cueillette des fruits sauvages a été marquée par un déclin dans la récollection d'un fruit autrefois aussi important que le fruit du *chonta*. Il est intéressant de noter que ce déclin coïncide avec l'apparition de la machette d'acier dont l'efficacité comparée avec la hache de pierre est telle qu'elle permet aux hommes d'abattre des palmiers uniquement pour se procurer leurs fruits, réduisant ainsi le nombre d'arbres dont ils disposent comme source régulière d'approvisionnement. En d'autres termes, l'introduction des outils tranchants en acier, en contribuant à la dégradation de ces sources de nourriture sauvage, a diminué plus qu'elle n'a augmenté la nourriture obtenue par la cueillette." HARNER, 1972. Cf. aussi HOLMBERG, 1950, p. 268.

hache et de la machette dans la récollection des fruits sauvages - utilisation dont nous avons été nous-mêmes témoins à différentes reprises - se traduit par une raréfaction de cette ressource aux alentours des zones habitées. Cette conséquence imprévue de l'introduction de la hache est d'autant plus lourde que nous sommes en présence ici de groupes quasi - sédentaires qui ne se déplacent que dans un périmètre relativement limité et peuvent, de ce fait, épuiser plus facilement les possibilités de la forêt dans leurs zones traditionnelles d'habitat. Il y aurait là un problème de nature écologique.

- Mais le temps de travail consacré à l'agriculture a-t-il augmenté proportionnellement à l'accroissement des surfaces ? Les femmes passent-elles réellement plus de temps à cultiver leurs jardins ? En l'absence de toute donnée quantitative précise sur ce qu'était l'horticulture dans le Vaupès avant l'introduction des outils de fer, on se devra d'être particulièrement prudent.

On se souvient que selon nos informateurs (1), la durée de vie d'une *chagra* en activité dépasse rarement deux années consécutives, surtout quand elle est établie sur un ancien *rastrojo*.

Nous savons par ailleurs, que l'abandon des terrains de cultures se produit bien avant leur épuisement complet, qu'il est la conséquence directe de leur envahissement par les mauvaises plantes et qu'étant délaissés avant que d'être épuisés, il n'y a pas une limite rigide à leur utilisation. L'abandon d'un jardin dépend en fait d'un arbitrage entre d'une part, le travail supplémentaire qu'exige le nettoyage d'un terrain de plus en plus envahi et difficile à nettoyer, et d'autre part, celui que demande la mise en place d'un nouveau jardin, c'est-à-dire le travail de défrichage.

Enfin, nous savons encore que le défrichage est devenu maintenant chose relativement aisée, mais qu'aucun outil, aucune technique nouvelle ne sont venus faciliter sensiblement le travail de sarclage, celui de l'arrachage des plantes parasites.

Nous avons là un ensemble de données qui nous permet de dire que l'introduction de la hache et de la machette a permis de réduire le temps d'utilisation des jardins et a ainsi augmenté sensiblement la productivité du travail féminin.

Expliquons-nous :

- Au temps où abattre la forêt demandait un effort considérable, réparti sur une partie de l'année, la logique, c'est-à-dire en l'occurrence la loi du moindre effort, voulait que l'on re-

(1) Informateurs : pris dans des endroits différents, d'abord en bordure du Vaupés, ensuite sur le caño Tí, affluent du Vaupes, enfin sur le Pira, au Canô Utuya.

pousse au maximum le moment où l'on décidait d'abandonner un jardin : on devait faire en sorte que le morceau de terrain, durement gagné sur la forêt, ne lui soit retourné qu'au plus tard. Il incombait donc aux femmes, par un travail supplémentaire consacré à nettoyer les jardins, d'économiser le travail masculin.

- Les nouvelles conditions de production, l'introduction des outils, viennent bouleverser ce calcul. Celui-ci ne se pose plus dans les mêmes termes : c'est le travail des femmes qu'il convient maintenant d'économiser. Rien ne sert en effet de défricher de vastes espaces si elles ne peuvent arriver à les cultiver. Or, comme le montre Conklin, pour les Huanunos qui pratiquent aussi l'horticulture sur brûlis en forêt tropicale humide, "la somme de temps nécessaire pour sarcler une vieille parcelle peut être largement deux fois plus importante que celui nécessaire pour en nettoyer une nouvelle" (1). En abandonnant plus tôt les jardins, c'est-à-dire en procédant à des abattages plus fréquents, les hommes permettent aux femmes de diminuer le temps de travail qu'elles passaient à leurs nettoyages, et de consacrer le temps ainsi dégagé à des activités agricoles directement productives. Si les nouveaux outils permettent d'agrandir les chagras, et donc le champ d'action des femmes, ils permettent aussi de les abandonner plus rapidement, et donc d'accroître l'efficacité de leur travail.

Tout se passe donc comme si, par ce moyen détourné, les hommes venaient prendre en charge eux-mêmes une partie du travail féminin ; celui qui se rapproche plus de la prédation pure et simple (enlever les plantes sauvages de la *chagra*), c'est-à-dire du travail masculin.

Mais une autre hypothèse mérite encore d'être examinée, qui envisage la collaboration des femmes aux travaux de défrichage, quand, en l'absence d'outils métalliques, il était très difficile d'abattre les arbres géants. Il est en effet possible que les femmes aient alors été amenées à prêter main forte à leurs maris. Un certain nombre d'indices travaillent en ce sens. Pour ce que l'on sait des techniques anciennement utilisées pour venir à bout des géants de la forêt, il semble que le feu était fréquemment employé comme moyen d'affaiblir ou même de tuer les plus grands arbres (2). Il n'est pas exclu alors que les femmes et même les enfants aient été mis à contribution dans le ramassage du bois nécessaire pour alimenter les brasiers, ainsi que dans la surveillance des feux (3). A quoi l'on pourrait ajouter encore ce que nous dit

(1) CONKLIN, 1957, p.104.

(2) PELIZZARO, 1973.

(3) "Une vieille femme me dit un jour : "les gens d'aujourd'hui ont la tâche facile, nous n'avions pas de machette ou de hache autrefois : le feu était notre principal outil. Nous devons transporter un tas de bois à brûler pour l'entasser autour des arbres afin de les faire tomber par le feu". BARKER, 1953, p. 151, à propos des Guaikas.

Harner des techniques

Avec l'introduction de cette technique, dispendieuse en travail féminin dans l'ancien, on pourrait se consacrer à la culture ainsi qu'à la

On le voit, cette technique nouvelle le problème féminin. On obtient

- Pour les hommes : productivité, accroissement proportionnel de la mise en place des act en partie, et en partie des surfaces cultivées de la culture des jardins.

- Pour les femmes : productivité, des surfaces de diminution du temps de (prédatrices) comme l'aide apportée à leur et ceci au profit d'utile.

En quelque sorte, un moyen de limiter les divisions traditionnelles de son organisation hommes, en les transférées par les femmes, et créées par l'introduction d'un nombre entre activités manuelles de l'ancien, restées les traditionnelles, productivité accrue du système.

Il aurait aussi des moindres, de déplacer toujours plus près de

Si l'on considère les trices, d'un côté la prendre l'expression "travail" et de l'autre

(1) "Sa femme ou se de bois pour les jours plus tard permettre." HAR

(2) MEILLASSOUX, 19

Harnier des techniques utilisées par le Jivaros (1).

Avec l'introduction des outils de fer et la disparition de cette technique, disparaîtrait aussi la nécessité d'utiliser le travail féminin dans les opérations de défrichage : les femmes pourraient se consacrer d'une manière presque exclusive à l'agriculture ainsi qu'à la préparation des aliments.

On le voit, cette double série d'hypothèses pose en des termes nouveaux le problème des relations entre travail masculin et féminin. On obtient :

- Pour les hommes, un accroissement considérable de leur productivité, accroissement qui ne déboucherait pas sur une diminution proportionnelle du temps de travail investi par eux dans la mise en place des activités horticoles (défrichage), mais serait en partie, et en partie seulement, "mangé" par l'agrandissement des surfaces cultivées et le raccourcissement du temps d'utilisation des jardins.

- Pour les femmes, à l'inverse, pas de gain direct de productivité, des surfaces à cultiver plus grandes, mais toutefois une diminution du temps consacré à un certain nombre d'activités (prédatrices) comme la cueillette, le nettoyage des jardins, et l'aide apportée à leurs maris dans les opérations de défrichage, et ceci au profit d'une activité agricole plus directement productive.

En quelque sorte, la société indienne aurait trouvé ainsi un moyen de limiter les dégâts : évitant de remettre en cause la division traditionnelle du travail, qui est une instance déterminante de son organisation sociale, elle viendrait rejeter sur les hommes, en le transformant, une partie du travail jusque-là accompli par les femmes, et corriger ainsi une partie des effets provoqués par l'introduction d'un nouvel outillage. Le nouvel équilibre entre activité masculine et féminine ne serait pas trop éloigné de l'ancien, resterait compatible avec les structures sociales traditionnelles, mais s'obtiendrait sur la base d'une productivité accrue du système.

Il aurait aussi pour conséquence, et ce n'est pas là une des moindres, de déplacer le centre de gravité du système productif toujours plus près des activités agricoles.

Si l'on considère en effet les activités directement productrices, d'un côté la chasse, la pêche, la cueillette, où, pour reprendre l'expression de Meillassoux (2) "la terre est l'objet de travail" et de l'autre, l'agriculture proprement dite (où la terre

(1) "Sa femme ou ses filles (s'il en avait) charriaient les bouts de bois pour les empiler, afin de les brûler dix ou quinze jours plus tard, si le temps était suffisamment sec pour le permettre." HARNIER, 1972.

(2) MEILLASSOUX, 1975, p.31.

devient "moyen de travail"), on constate que l'agrandissement des *chagras* et leur abandon rapide avec le gain de productivité qui en résulte pour le travail féminin, viennent donner à l'agriculture un avantage supplémentaire. Déjà stable par nature, elle devient, de plus, sûre par la masse des produits qu'elle est maintenant en mesure de donner. L'horticulture peut par elle seule fournir maintenant jusqu'à 80 % (1) de l'alimentation du groupe : c'est la sécurité.

De ce fait, s'il n'est pas question d'abandonner les activités prédatrices traditionnelles - leurs produits sont toujours aussi prisés, et indispensables à un bon équilibre alimentaire - celles-ci vont perdre cependant leur caractère d'urgence économique pour se transformer, sauf cas exceptionnel, en un complément à l'activité agricole : pour les femmes, la cueillette perd toujours plus de terrain par rapport à leur travail d'agricultrice ; pour les hommes, même s'ils se perçoivent toujours comme étant fondamentalement des chasseurs et des pêcheurs, leur activité, essentielle du point de vue économique, se réduit de plus en plus au rôle qu'ils jouent dans l'activité agricole, c'est-à-dire à l'abattage des *chagras*, à la mise en place de l'activité féminine. Ceci fait, et c'est relativement vite fait, ils peuvent très bien quand ils le désirent, rester des journées entières dans leur hamac : la cassave sera toujours là au rendez-vous du soir.

- Un tel renforcement des activités agricoles dans une économie qui participe encore des deux ordres d'activité, peut à terme être lourd de conséquences sur l'organisation sociale du groupe et les formes prises par la reproduction sociale. On pourrait essayer d'imaginer à partir de là, les formes possibles d'une évolution à moyen ou long terme : sédentarisation plus poussée, constitution d'unités sociales plus vastes, disparition quasi-totale de la chasse et cueillette, mise en place d'une structure politique nouvelle, etc ... Toutefois une telle projection, outre son aspect aléatoire et mécanique, ne peut être que gratuite quand il s'agit de groupes indiens qui ne sont pas autonomes, isolés, mais situés dans une relation de dépendance destructrice avec le monde blanc. Il est par contre possible d'envisager les tensions qu'un tel réajustement des activités masculines et féminines doivent faire naître dans des groupes ainsi mis en question.

Une des questions que l'on peut alors se poser, est de savoir si en l'état actuel des connaissances et des techniques utilisées par les populations indiennes, il n'était pas possible d'aller

(1) GOLDMAN, 1963. CARNEIRO, 1961. FRIEKEL, 1959.

encore plus loin dans l'exte
quelle est en conséquence la
stabiliser la production agr

Quand on s'interroge ai
un accroissement supplément
vées, le mieux est de série
écologique : peut-on défric
perficie actuelle sans reme
Ensuite le problème techni
outils disponibles avec la
elle à même de produire bie
Enfin, le problème économi
sibilités qu'offre le mode
production, sans se remette
que l'on touche aux rapport
le du travail ?

- Le problème écologique

Il est maintenant admi
supporter une population bi
sans que la technique de l'
question. Cette population
les autres régions de la fo
nue avant que les tribus in
vail forcé du caoutchouc et
le doublement ou triplement
lations indiennes pourrait
heurter à des limites de na

- Le problème technique

En l'état actuel des t
indiennes sont-elles à même
duction agricole ? Accroît
bord à défricher davantage,
tendues, enfin à transporté
telle sorte qu'il soit cons
en quoi consistaient de te
vue "technique" c'est faire
du travail que nous avons
bilité des différents fact
outils et terre. De ce po
manque ni de terre (nous v

(1) Prolongeant les trava
TRES (1973) a démontré
que la densité de popu
amazonienne était bien
Ceci concorde d'ailleu
laisser les premiers v
(grandes maloca habité

encore plus loin dans l'extension des activités agricoles, et quelle est en conséquence la nature des limites qui viennent stabiliser la production agricole à son niveau actuel.

Quand on s'interroge ainsi sur les possibilités de réaliser un accroissement supplémentaire des surfaces défrichées et cultivées, le mieux est de sérier les problèmes ; d'abord le problème écologique : peut-on défricher le double ou le triple de la superficie actuelle sans remettre en cause l'équilibre écologique ? Ensuite le problème technique : la conjonction des hommes et des outils disponibles avec la technique de production utilisée est-elle à même de produire bien au-delà de la production actuelle ? Enfin, le problème économique et social : quelles sont les possibilités qu'offre le mode de production utilisé d'accroître la production, sans se remettre en cause lui-même, c'est-à-dire sans que l'on touche aux rapports de productions, à la division sociale du travail ?

- Le problème écologique

Il est maintenant admis que la forêt amazonienne pourrait supporter une population bien supérieure à la population actuelle sans que la technique de l'agriculture sur brûlis soit remise en question. Cette population bien supérieure, le Vaupés ainsi que les autres régions de la forêt amazonienne l'ont d'ailleurs connue avant que les tribus indiennes ne soient décimées par le travail forcé du caoutchouc et les épidémies. A l'heure actuelle, le doublement ou triplement des surfaces défrichées par ces populations indiennes pourrait donc avoir lieu, semble-t-il, sans se heurter à des limites de nature écologique (1).

- Le problème technique

En l'état actuel des techniques utilisées, les populations indiennes sont-elles à même d'accroître considérablement leur production agricole ? Accroître la production agricole revient d'abord à défricher davantage, ensuite à cultiver de plus vastes étendues, enfin à transporter et transformer le produit obtenu de telle sorte qu'il soit consommable ou conservable. Nous avons vu en quoi consistaient de telles opérations. Raisonner du point de vue "technique" c'est faire abstraction de la division sexuelle du travail que nous avons repérée et n'envisager que la disponibilité des différents facteurs de production : force de travail, outils et terre. De ce point de vue, il semble bien qu'il ne manque ni de terre (nous venons de le voir), ni d'outils (ils

(1) Prolongeant les travaux de l'école de Berkeley, Pierre CLASTRES (1973) a démontré à partir de l'exemple des groupes Tupi, que la densité de population qu'avait pu supporter la forêt amazonienne était bien supérieure aux hypothèses de ROSENBLATT. Ceci concorde d'ailleurs avec les descriptions qu'ont pu nous laisser les premiers voyageurs ayant traversé le Vaupés : (grandes maloca habitées par plus de 100 personnes).

sont très simples et pourraient être utilisés davantage), ni de force de travail, les hommes sont économiquement "sous-employés" et pourraient aisément, semble-t-il, défricher davantage, tout en participant aux autres moments de la production. C'est, en tout cas, la conclusion à laquelle aboutit Carneiro à propos des Kuikuru, soit une tribu qui semble pourtant avoir déjà une production agricole bien supérieure à la moyenne des tribus amazoniennes (1).

Les groupes indiens du Vaupès, qui pratiquent la même agriculture, utilisent les mêmes outils, et produisent le même produit - la *Yucca brava* - seraient donc techniquement en mesure de produire sensiblement davantage. Doit-on en conclure alors, que pour eux comme pour les Kuikuru, le seul problème est que "ils manquent à la fois du stimulus politique et économique nécessaire pour y arriver" ? Rien n'est moins évident. Il faut encore se poser la question, non plus du seul point de vue technique, mais du point de vue économique et social, c'est-à-dire en fait au niveau des rapports de production établis entre hommes et femmes.

- Le problème économique-social

Quand on regarde ce qui se passe chez les Kuikuru, on s'aperçoit que, contrairement aux Tatuyos et autres tribus du Vaupès, "virtuellement, tout le travail de l'horticulture est accompli par les hommes, alors que les femmes déterrent seulement les tubercules et les ramènent jusqu'au village" (curieusement Carneiro "oublie" ici de parler du travail de préparation du manioc amer, ce qui pourtant n'est pas la moindre des choses). (2)

Nous avons trop insisté sur le type de division du travail en vigueur parmi les tribus du Vaupès et sur les conséquences de l'introduction des outils sur cette répartition des tâches, pour ne pas voir immédiatement tout ce qui, dans la problématique qui est la nôtre, vient séparer, opposer ces deux types d'économie. Ce que nous avons dit précédemment des possibilités techniques d'un accroissement de la production agricole (force de travail sous-employée, simplicité des outils, etc ...) doit alors être revu en prenant en considération cette division sociale du travail, c'est-à-dire les conditions sociales de production qui prévalent dans la région.

Le progrès technique favorise le travail des hommes, il n'allège pas celui des femmes. Cette remarque s'impose encore à nous. La disproportion est trop grande en effet entre la somme d'efforts nécessaire pour défricher un terrain et celle qu'il faut ensuite

(1) CARNEIRO, 1961, p. 49 : "il n'y a aucun doute que les Kuikuru pourraient produire un surplus de nourriture bien supérieur à leur cycle productif actuel."

(2) CARNEIRO, p. 48.

consacrer à sa culture. Dans le cadre d'une activité qui n'occupe les hommes alors que dans l'autre il s'agit d'une activité qui s'étale tout au long de l'année.

"Si le développement de la culture est un problème de défrichage, il sera le problème de la communauté de doubler le rendement nous dit Goldman. En fait, on est en mesure de développer tout un terrain défriché, il faut encore développer toute une série d'activités alors à une barrière qui tient certainement de la production (nature du produit, coût en temps ; éloignement etc ...), mais dont le fondement est que ce soient les femmes et elles sont tout ce processus, de toutes ces opérations travaillent déjà à temps plein, travaillent à cultiver le double de la superficie. Et elles ensuite assurer le transport. Et enfin, y arriveraient-elles, où elles ont le temps et la force nécessaires pour être indispensables de cette récolte en produits (cassave) ou stockable (farinha)?"

La forme que prend la division du travail, forme héritée d'une époque où il s'établissait un rapport tout différent entre le travail et le produit, se trouve maintenant constituer un développement supplémentaire de

(1) Si l'on excepte bien entendu les produits qui sont précédés d'un intense travail et qui doivent être préparés pour les aliments.

(2) Tout cela n'a pas échappé à la division du travail. La répartition des surfaces est limitée par les conditions sociales et culturelles autant que par les techniques du manioc amer. Son rapport relatif est déterminé par l'effort important exigé pour le cultiver. ... Le manioc amer donne un rendement et la charge de 50 à 60 livres par hectare. La maison depuis le jardin représente les problèmes techniques. En fait, les normes, si ce n'est quand ils travaillent selon les normes traditionnelles du travail agricole, sont les mêmes.

(3) Ce qui illustre bien la place du travail dans le développement de la production.

consacrer à sa culture. Dans le premier cas, il s'agit à tout prendre d'une activité qui n'occupe les hommes qu'un mois sur douze, alors que dans l'autre il s'agit d'un travail ininterrompu (1) qui s'étale tout au long de l'année.

"Si le développement de la culture du manioc était seulement un problème de défrichage, il serait relativement facile pour n'importe quelle communauté de doubler ses zones de culture actuelles", nous dit Goldman. En fait, on est loin du compte : une fois le terrain défriché, il faut encore sur lui, et à partir de lui, développer toute une série d'activités productrices. On se heurte alors à une barrière qui tient certes aux conditions particulières de la production (nature du produit qui exige une transformation coûteuse en temps ; éloignement relatif des terrains de cultures, etc ...), mais dont le fondement est avant tout social : le fait que ce soient les femmes et elles seules qui aient la charge de tout ce procès, de toutes ces opérations. Comment, alors qu'elles travaillent déjà à temps plein, trouveraient-elles le temps de cultiver le double de la superficie actuelle ? Comment pourraient-elles ensuite assurer le transport de cette récolte supplémentaire ? Et enfin, y arriveraient-elles, où trouveraient-elles encore le temps et la force nécessaires pour assurer la transformation indispensable de cette récolte en produit consommable immédiatement (*cassave*) ou stockable (*farinha*) ? (2)

La forme que prend la division sociale du travail dans le Vaupés, forme héritée d'une époque où, en l'absence d'outils de fer, il s'établissait un rapport tout différent entre le travail nécessaire pour défricher la forêt et celui mis en oeuvre pour la cultiver, se trouve maintenant constituer une limite, un obstacle à un développement supplémentaire des forces de production (3).

-
- (1) Si l'on excepte bien entendu les jours de fête, mais ceux-ci sont précédés d'un intense travail de la part de la femme qui doit préparer les aliments.
- (2) Tout cela n'a pas échappé à GOLDMAN qui remarque : "L'augmentation des surfaces est limitée par une combinaison de facteurs sociaux et culturels autant que par la nature spécifique du manioc amer. Son rapport relativement élevé est contrebalancé par l'effort important exigé pour en extraire l'acide prussique ... Le manioc amer donne lieu à une récolte encombrante et la charge de 50 à 60 livres qu'une femme peut ramener à la maison depuis le jardin représente sa charge limite. Là sont les problèmes techniques. En eux-mêmes, ils ne sont pas énormes, si ce n'est quand ils sont posés en termes de division traditionnelle du travail suivant les sexes." GOLDMAN, pp.85-86.
- (3) Ce qui illustre bien la place qui revient aux rapports de production dans le développement des forces productives.

Le niveau actuel de la production agricole a atteint un point proche de celui au-delà duquel un développement supplémentaire ne pourrait avoir lieu sans remettre en cause les structures sociales de la production, c'est-à-dire la division du travail qui prévaut entre hommes et femmes.

Mais comment la remise en cause de cette division du travail, seul moyen de déborder les limites actuelles de la production sociale, ou de rééquilibrer le travail relatif fourni par l'un ou l'autre sexe dans la production du groupe, pourrait-elle intervenir, de l'intérieur, alors que les hommes, grands bénéficiaires de la situation présente, sont aussi ceux qui monopolisent le pouvoir politique et social dans cette société patrilinéaire, patrilocale qui fait circuler les femmes et ne les accepte que soumises, comme filles, ou, étrangères, comme épouses ?

On saisira mieux les effets qu'exerce cette division sociale du travail sur l'économie des groupes indiens du Vaupès si l'on se place maintenant au niveau des unités économiques de base, c'est-à-dire au niveau des unités sociales de production que sont les familles nucléaires. Dans ces unités de production "domestique", on peut dire qu'en moyenne (1) la force de travail masculine est relativement abondante, qu'elle est sous-employée, alors que la force de travail féminine est plutôt rare, recherchée, et en comparaison, suremployée. Il y a de ce fait au niveau économique une situation de blocage relatif. Chaque unité de production - qui comprend au minimum un homme et une femme - ne pourra produire au-delà de ce que peut produire la femme ou les femmes qui la composent. Dans une telle situation, augmenter le nombre de femmes dont dispose une famille nucléaire, et au-delà d'elle, une famille étendue, c'est-à-dire une lignée, c'est augmenter directement le potentiel productif d'un foyer, d'une maloca, et inversement, perdre une femme, c'est affaiblir d'autant le pouvoir économique de l'unité sociale et économique qui se trouve ainsi privée d'une force de travail rare et donc précieuse.

On comprendra alors que le contrôle de cette force de travail féminine revête une importance stratégique considérable dans le cadre de la reproduction sociale.

Cet enjeu économique et, à partir de là, social et politique que représente la femme dans ce type de société est illustré par un grand nombre de pratiques sociales que nous avons pu observer dans le Vaupès.

Deux exemples nous suffiront pour illustrer ce phénomène :

- 1 - La prestation de service par les gendres
- 2 - La pratique de la polygamie par les chefs de lignée ou de maloca

(1) En effet, la situation peut profondément varier suivant le nombre relatif de filles et de garçons en âge de travailler et non encore mariés dont dispose chaque famille nucléaire.

1 - La prestation de service

Les tribus indiennes du Vaupès et la patrilocalité. Les hommes sont attachés à un territoire, les femmes quittent la famille de leur père pour aller loin dans celle de leurs maris. La réciprocité relative de travail féminine sur la réciprocité ne va pas sans mille donatrice. En effet, s'il est difficile pour un frère d'obtenir une fille constituée pour la famille, toute fille qui s'engage dans la possession de sa force physique familiale, pour aller fonder une nouvelle unité de production dans les travaux des champs, ne laisse pas son propre jardin - et par conséquent, sa mère - à l'abandon. Maintenant, sa mère ne peut que les exigences économiques pour autant : une fille adulte et n'a ni enfant ni époux à la maison, la production domestique ne se sépare de travail que représente un retarder son départ ou l'absence de la force de travail ainsi

La première possibilité de retarder purement et simplement la fille sera parfois, notamment quand elle maintiendra sa propre activité élevée, ou quand dans le système surnombre. Tenter de retarder sans remettre en question la possibilité pour la femme de se marier.

Un autre moyen qui ne va pas sans la fille à marier sera pluri-mariage avec la règle générale qui va pas sans il consiste à demander au gendre de sa belle-famille. Pour obtenir le "service" dans la famille de la belle-famille gagnera sur la production de service le gendre au lieu de défrichage. Il chassera la femme au travers elle pour l'enseigner puisque viande et poisson font partie des parents. Pendant ce temps, elle travaille dans la *chagra* ma

(1) Le mariage préférentiel latéral.

1 - La prestation de service par les gendres

Les tribus indiennes du Vaupès pratiquent l'exogamie tribale et la patrilocalité. Les hommes sont les éléments fixes attachés à un territoire, alors que, lors de leur mariage, les femmes quittent la famille de leur père pour aller s'établir au loin dans celle de leurs maris (1). Dans une situation de pénurie relative de travail féminin cette règle sociale, bien que basée sur la réciprocité ne va pas sans inconvénient pour la famille donatrice. En effet, si le départ d'une soeur doit permettre à son frère d'obtenir une épouse en échange, le départ d'une fille constitue pour la famille de son père une grave perte économique : toute fille qui se marie est une fille qui en pleine possession de sa force physique, abandonne l'unité de production familiale, pour aller fonder ailleurs, dans un autre groupe, une nouvelle unité de production. Jusque là, elle aidait sa mère dans les travaux des champs - n'étant pas mariée, elle n'avait pas son propre jardin - et participait à la préparation des aliments. Maintenant, sa mère devra se passer de son aide alors que les exigences économiques de la famille n'ont guère diminué pour autant : une fille adulte produit plus qu'elle ne consomme et n'a ni enfant ni époux à nourrir. Aussi, l'unité de production domestique ne se séparera jamais sans réticence de la force de travail que représente une fille. Elle fera tout son possible pour retarder son départ ou récupérer ailleurs (sur la belle-fille) la force de travail ainsi perdue.

La première possibilité qui s'offrira à elle sera de retarder purement et simplement le mariage de sa fille. Cela se pratiquera parfois, notamment quand la mère est déjà trop âgée pour maintenir sa propre activité économique à un niveau suffisamment élevé, ou quand dans le système d'échange, la fille se trouve momentanément en surnombre. Toutefois, ce retard ne saurait s'éterniser sans remettre en question le principe même de l'échange des femmes et la possibilité pour les fils du groupe de trouver une épouse.

Un autre moyen qui ne vient pas priver d'épouse les "frères" de la fille à marier sera plus souvent utilisé. En contradiction avec la règle générale qui veut que la résidence soit patrilocale, il consiste à demander au gendre de rester un certain temps dans sa belle-famille. Pour obtenir une épouse, l'homme devra "prêter service" dans la famille de sa femme. Avec cette exigence, sa belle-famille gagnera sur les deux tableaux. Pendant sa prestation de service le gendre aidera son beau-père dans les travaux de défrichage. Il chassera et pêchera pour sa belle-famille, et au travers elle pour l'ensemble de la Maloca dont il est l'hôte, puisque viande et poisson font l'objet de circulation dans le groupe des parents. Pendant ce temps surtout, sa femme continuera à travailler dans la *chagra* maternelle et à contribuer à la produc-

(1) Le mariage préférentiel a lieu avec la cousine croisée bilatérale.

tion familiale. En effet, et c'est là le principe même de l'opération, dans cette situation provisoire mais qui tend parfois à s'éterniser (1), la fille ne disposera pas de ses propres jardins, son mari, étranger au groupe, ne pouvant défricher pour lui une partie du territoire. L'unité économique constituée par la famille nucléaire lutte ainsi contre le départ d'une précieuse main-d'oeuvre féminine.

On pourrait objecter toutefois que le départ d'une fille, - il est à terme inéluctable - est en principe compensé par l'arrivée d'une femme en provenance d'un groupe étranger. Cela est certes vrai pour le groupe dans son entier - *la maloca* - même si le remplacement n'est pas toujours immédiat. Mais comme il s'agit de remplacer une fille par une épouse, l'unité domestique de départ ne retrouve pas l'équivalent, mais une belle-fille qui a vocation à produire non pour sa belle-famille, mais pour un nouveau foyer, celui du fils marié. Pour l'unité domestique la perte est irréversible. A ce niveau-ci toutefois - celui de la belle-fille - la famille va encore essayer de récupérer la force de travail perdue avec le départ de la fille (2).

On peut observer, en effet, pour la belle-fille, une pratique symétrique à celle de la prestation de service par le gendre. Contrairement à la règle qui veut que tout fils marié accède à l'indépendance économique et fonde dans la *Maloca* un foyer autonome en abattant sa propre *chagra*, il n'est pas rare de voir la mère retarder l'opération de défrichage pour retrouver avec la femme de son fils l'aide qu'elle avait perdue avec le départ de sa propre fille : tant que le fils marié n'aura pas défriché son propre jardin, sa femme devra en effet travailler dans celui de sa belle-mère et sous ses ordres. Certes, ce travail "forcé" de l'épouse chez la belle-mère ne pourra à la longue se perpétuer, mais l'on voit encore ici une tentative de récupérer une force de travail féminine que l'on ne voudrait pas perdre, tant son importance économique est grande pour l'unité de production domestique.

Maintenant, si l'on raisonne sur ce que représente le mariage d'un fils, on s'aperçoit que les conséquences pour la communauté (*la maloca*) et la famille nucléaire sont profondément différentes.

- (1) Il n'est pas rare que cette "prestation de service" aille au-delà d'une ou deux années.
- (2) Dans le cadre de cet échange des femmes, le phénomène est en fait plus complexe. Si la famille perd une fille, elle peut elle-même être victime du système de la prestation de service par les gendres, en la personne même de son fils. Celui-ci peut être amené à quitter son propre groupe le temps nécessaire pour obtenir de sa belle-famille le départ de son épouse. En faisant comme nous allons le voir "prêter service" à la belle-fille (la sienne ou celle de son frère) sa famille récupère (imparfaitement) cette double perte.

. Pour la collectivité : pas par le départ d'un chasseur l'arrivée d'une nouvelle femme.

. Pour la cellule familiale : fournisseur de gîte et de couvert qui s'en va, reste dans la famille et retourne en partie vers la famille. Le père pourra compter comme avant sur le fils pour défricher ; enfin et surtout, le fils aura le devoir de veiller à l'entretien de la mère qui voit transgresser sa vocation de nourrir son fils.

Le véritable problème est "l'agricultrice".

2 - La pratique de la polygamie de *maloca*

Avec la pratique de la polygamie de lignée, nous nous trouvons devant l'importance économique attachée à la femme.

Les indiens du Vaupes sont connus pour être parmi eux les chefs de *maloca*. Cet usage de la polygamie par le chef de lignée est un fait. A un premier niveau on peut la saisir comme un signe de privilège. Les chefs de lignée, à pouvoir jouer de plus en plus de prépondérance où, comme nous venons de le voir, est très recherchée. Il y a d'autant plus de prestige qu'ayant ainsi déséquilibré en sa faveur éventuellement de femme un honneur qui est en fait une analyse vient fétichiser la polygamie que économique à laquelle répète-t-on lui en opposer une autre qui est d'avoir plusieurs épouses par lignée, ce qui est la situation qu'il incarne. En effet, on voit que la situation du chef de lignée n'est pas seulement son statut de producteur, mais il lui demande une production économique supérieure à la moyenne. On pense plus largement que les relations de prestations et contre-prestations qu'il organise les fêtes et la production ... Autant de choses qui sont dans l'obligation de produire.

. Pour la collectivité : le mariage d'un homme ne se traduit pas par le départ d'un chasseur, d'un pêcheur, etc ... mais par l'arrivée d'une nouvelle femme.

. Pour la cellule familiale : il y a certes "départ" d'un prédateur : fournisseur de gibier, défricheur de *chagra*, mais le fils qui s'en va, reste dans la *maloca* et sa production de gibier retourne en partie vers la famille paternelle ; par ailleurs, le père pourra compter comme avant sur son aide quand il s'agira de défricher ; enfin et surtout, son départ allège d'autant le travail de la mère qui voit transférer sur sa belle-fille la charge de nourrir son fils.

Le véritable problème est donc dans le départ de la fille : "l'agricultrice".

2 - La pratique de la polygamie par les chefs de lignée ou de *maloca*

Avec la pratique de la polygamie par les chefs de *maloca* ou de lignée, nous nous trouvons devant une autre illustration de l'importance économique attachée au travail féminin.

Les indiens du Vaupes sont généralement monogames, toutefois, parmi eux les chefs de *maloca* ont fréquemment plusieurs femmes. Cet usage de la polygamie par les chefs peut être appréhendé diversément. A un premier niveau et comme cela est souvent fait, on peut la saisir comme un signe de leur statut social, ou comme un privilège. Les chefs seraient les seuls parce qu'ils sont les chefs, à pouvoir jouir de plusieurs épouses, et cela dans une société où, comme nous venons de le voir, la possession des femmes est très recherchée. Il y aurait inégalité, et celle-ci serait d'autant plus grave qu'ayant plusieurs femmes le chef viendrait ainsi déséquilibrer en sa faveur le système d'échange et priver éventuellement de femme un homme de son groupe. En fait, cette analyse vient fétichiser la personne du chef et cacher la logique économique à laquelle répond cette pratique sociale. On peut lui en opposer une autre qui rend compte du droit pour les chefs d'avoir plusieurs épouses par les exigences propres à l'institution qu'il incarne. En effet, du point de vue économique, il s'avère que la situation du chef est plus une charge qu'un privilège. Non seulement son statut ne le dégage pas de toute activité productive, mais il lui demande au contraire d'avoir une capacité économique supérieure à la moyenne. On attend du chef qu'il dépense plus largement que les autres, que dans le cycle des prestations et contre-prestations il rende avec usure, et surtout qu'il organise les fêtes et contribue largement à leur préparation ... Autant de choses qui supposent de sa part une solide production alimentaire. En fait, le chef et sa famille directe sont dans l'obligation de produire plus que les autres, car c'est

là une des fonctions sociales attribuées à la chefferie (1).

Produire plus que les autres, et notamment en matière agricole, veut dire d'abord défricher de plus vastes jardins, et ensuite et surtout être en mesure de les cultiver et de préparer les produits que l'on en obtiendra. En ce qui concerne le défrichage, opération collective, le chef plus que tout autre pourra compter sur l'entraide des hommes de son groupe. Ceci ne posera donc pas de problème particulier. La vraie difficulté posée par cette production extraordinaire, celle qu'il faudra résoudre, ne vient qu'ensuite, étant donné que la culture, le transport et la préparation des aliments ne ressortent pas du travail collectif, mais uniquement de la main d'oeuvre féminine faisant partie de la famille nucléaire (femmes, filles). Ne pouvant demander à une femme plus qu'elle ne peut produire, mais étant dans l'obligation de produire au-delà de ce qu'une seule femme pourrait produire, seule la multiplication du nombre de ses femmes peut lui permettre de faire face à ses obligations sociales (2). Le chef de la *maloca*, à côté de sa première épouse, qui reste sa femme principale - c'est elle qui dirigera les travaux agricoles -, aura donc souvent recours à une deuxième ou troisième épouse. Ce sera pour lui le seul moyen de produire davantage dans une situation où le travail féminin est déjà proche en temps normal de la saturation. Il est clair toutefois que si les hommes de la *maloca* prêtent main forte au chef lors des opérations de défrichage, s'ils lui permettent de puiser plusieurs fois dans le stock des épouses potentielles, ceci n'a d'autre but que de lui permettre la production d'un surplus agricole à vocation sociale, c'est-à-dire qui leur est en grande partie destiné. En quelque sorte tout se passe donc comme si le groupe était dans l'obligation de prêter une femme au chef, mais se réservait en fait le résultat de son activité productrice.

A l'aide de ces exemples, nous voyons que pour produire davantage, le seul moyen qui ne remette pas en cause la division du travail et la suprématie des hommes est de multiplier le nombre des femmes, d'additionner le travail féminin. En l'état actuel des choses, c'est beaucoup plus de leur nombre que de celui des hommes que dépend le potentiel économique d'une unité domestique. Le nombre des femmes étant par nature limité, on répugnera à s'en séparer et on essaiera par tous les moyens de récupérer la force de travail féminine.

(1) "Le chef du village a généralement les plus grands jardins, note CHAGNON, car il doit produire de grandes quantités de nourriture : il est obligé de distribuer de la nourriture pendant les fêtes ...". CHAGNON.

(2) HARNER arrive à la même conclusion : "La dimension des jardins est largement influencée par le nombre de femmes dont peut disposer un homme pour cultiver les champs". p. 48.

L'introduction de la ha certainement pas responsable évidence, lui est antérieur qui, dans la production rev. le système productif vers s. menter l'importance stratégi dans la reproduction social.

B I B L

BARKER, James, 1953 : M In : Boletín Indigenista Caracas.

BASSO, Ellen, 1972 : Th Congresso Internazionala septembre 1972.

BIDOU, Patrice : "Les F Etude de la structure s boratoire de Science So

BRUZZI, Alves da Silva, pès. Série do "Centro 1962.

CARNEIRO, Robert, 1961 Kuikuru and its implica Amazon Basin. In : The native South America, C Wilbert Sociedad de Cie

CARNEIRO, Robert, 1968 culture in the Amazon B and Ethnological scienc

CHAGNON, Napoléon, 1968 Holt, Rinehart and Wins

CHAGNON, Napoléon, 1973 (pioneering). Cultivat Peoples and Culture of Gross, The Natural Hist

CLASTRES, Pierre, 1973 In L'Homme XIII (162),

L'introduction de la hache de fer et de la machette n'est certainement pas responsable de cet état de chose qui, de toute évidence, lui est antérieur. Mais en diminuant la part de travail qui, dans la production revient aux hommes, en orientant davantage le système productif vers son pôle agricole, elle n'a pu qu'augmenter l'importance stratégique qui revient au travail féminin dans la reproduction sociale, en un mot, l'exploitation des femmes.

B I B L I O G R A P H I E

BARKER, James, 1953 : Memoria sobre la cultura de los Guaika. In : Boletín Indigenista Venezolano. Vol. 7, pp.151-167. Caracas.

BASSO, Ellen, 1972 : The Kalapado dietary System. Atti del XL Congresso Internazionala degli americanisti. Roma-Genova, 3-10 septembre 1972.

BIDOU, Patrice : "Les Fils de l'Anaconda céleste" (Les Tatuyo). Etude de la structure socio-politique. Thèse de 3e cycle, Laboratoire de Science Sociale. Paris, 1976.

BRUZZI, Alves da Silva, 1962 : A civilização indigena do Vaupês. Série do "Centro de pesquisas de Iavarete". Sao Paulo, 1962.

CARNEIRO, Robert, 1961 : Slash-and-burn Cultivation among the Kuikuru and its implications for cultural Development in the Amazon Basin. In : The Evolution of Horticultural Systems in native South America, Causes and Consequences. Ed. Johannes Wilbert Sociedad de Ciencias Naturales. La Salle. Caracas.

CARNEIRO, Robert, 1968 : The transition from hunting to horticulture in the Amazon Basin : VII Congress of Anthropological and Ethnological sciences. 1968 - vol. III, pp. 244-248.

CHAGNON, Napoléon, 1968 : Yanomamo, the fierce people. N.Y., Holt, Rinehart and Winston.

CHAGNON, Napoléon, 1973 : The culture-ecology of shifting (pioneering). Cultivation among the Yanomamö Indians. In Peoples and Culture of native South America. Ed. Daniel R. Gross, The Natural History Press. N.Y., 1973.

CLASTRES, Pierre, 1973 : Eléments de démographie amérindienne. In L'Homme XIII (162), 1973.

CLASTRES, Pierre, 1974 : La société contre l'Etat. Les Editions de Minuit.

CONKLIN, Harold : Hanuoo Agriculture. Rome, F.A.O., 1957.

FRIEKEL, Protasio, 1959 : Agricultura dos Indios Mundurucu. In Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi, nova series, Antropologia N° 4, Belem, Para ; Brazil, July 1959.

GODELIER, Maurice, 1973 : Horizon, trajets marxistes en Anthropologie. Ed. Maspero.

GODELIER, Maurice, 1975 : L'Economie. In R. CRESWEL : Eléments d'ethnologie, T.2., 1976.

GOLDMAN, Irving, 1963 : The Cubeo, Indians of the Northwest Amazon. Illinois Studies in Anthropology, n° 2, 1963.

HARNER, Michael : The Jivaro. People of the Sacred Waterfalls. Doubleday Natural History Press. Garden City, N.Y., 1972.

HOLMBERG, Allen, 1950 : Nomads of the long bow : the Siriono of Eastern Bolivia. Reprinted in 1969. Garden City : Natural History Press.

LATHRAP, Donald W., 1968 : The hunting Economies of the tropical Forest Zone of South America : an Attempt at historical Perspective. In : Man the Hunter, Richard B. LEE and Irven De Vore. ed. pp. 23-49, Chicago.

MEILLASSOUX, Claude, 1975 : Femmes, greniers et capitaux. (Coll. Textes à l'appui). Maspero, 1975.

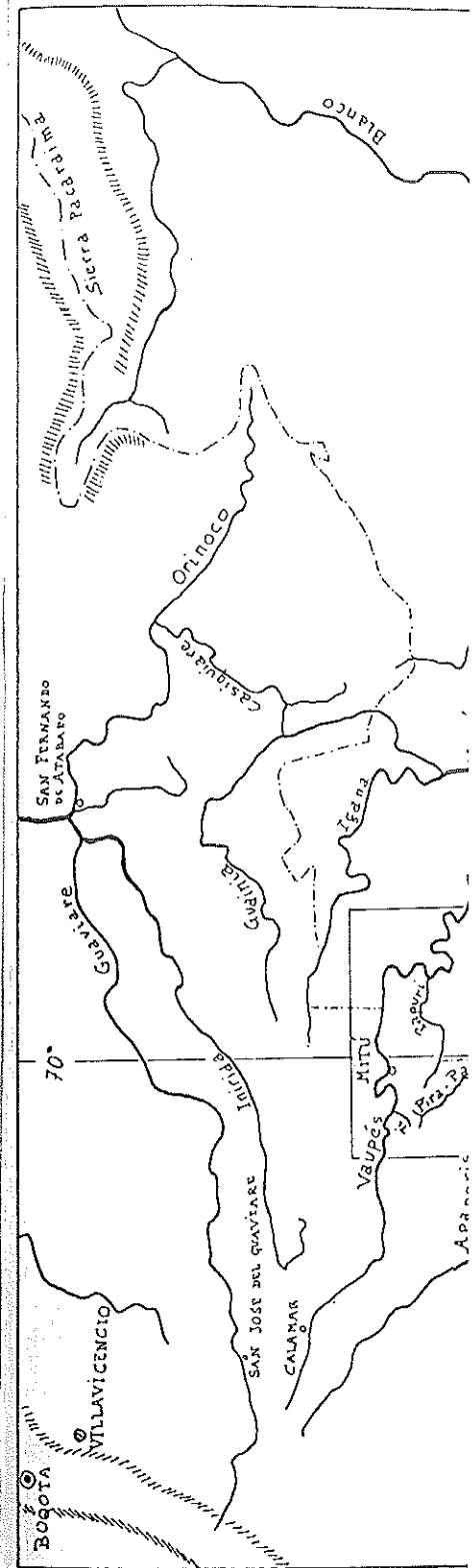
METRAUX, Alfred, 1959 : La révolution de la hache. In Diogenes, 1959.

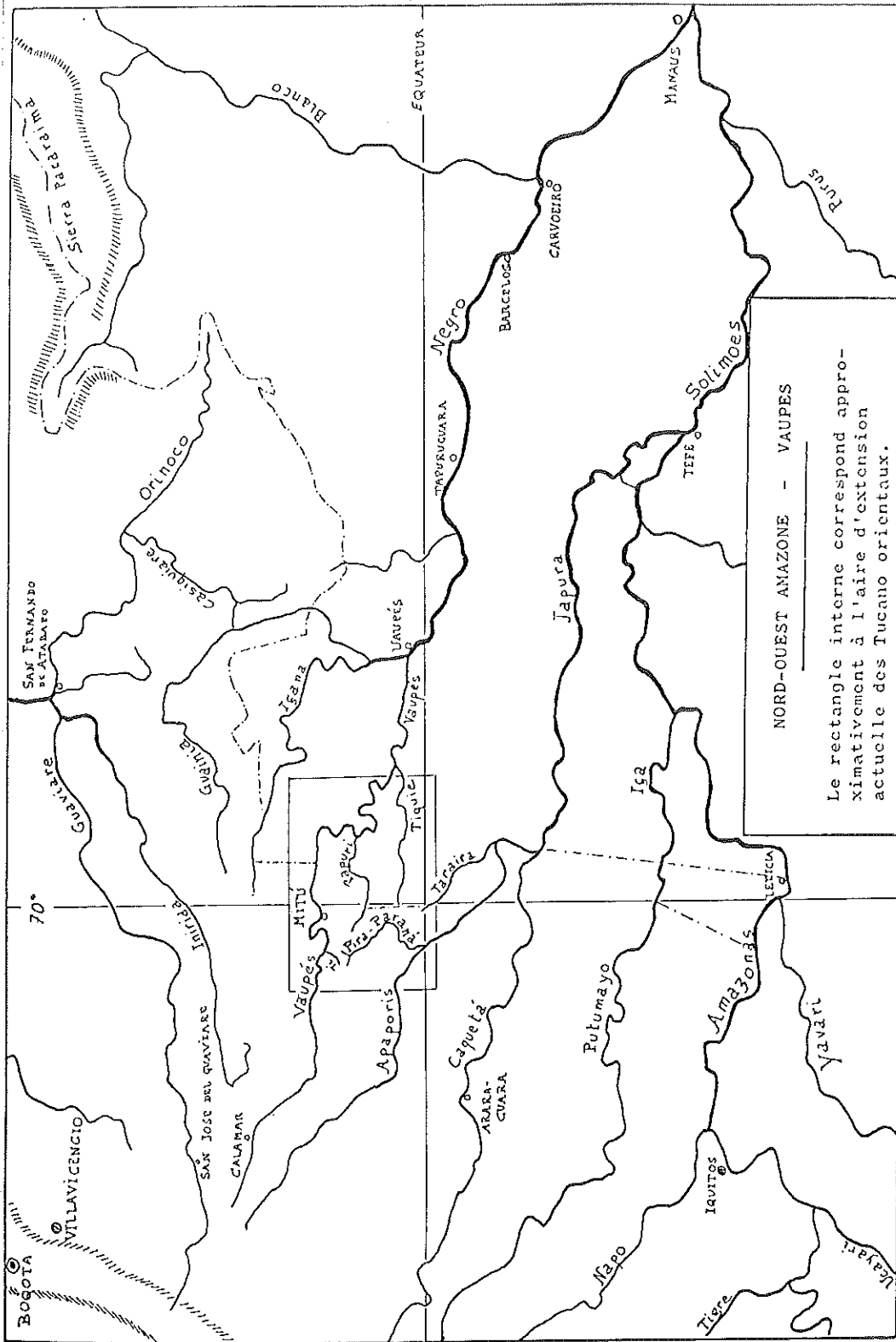
MURPHY, Yolanda and Robert, 1974 : Women on the Forest. Columbia University Press. N.Y. and London, 1974.

PELIZZARO, Siro : Tecnicas y Estructuras Familiares de los shuar. Junio 1973.

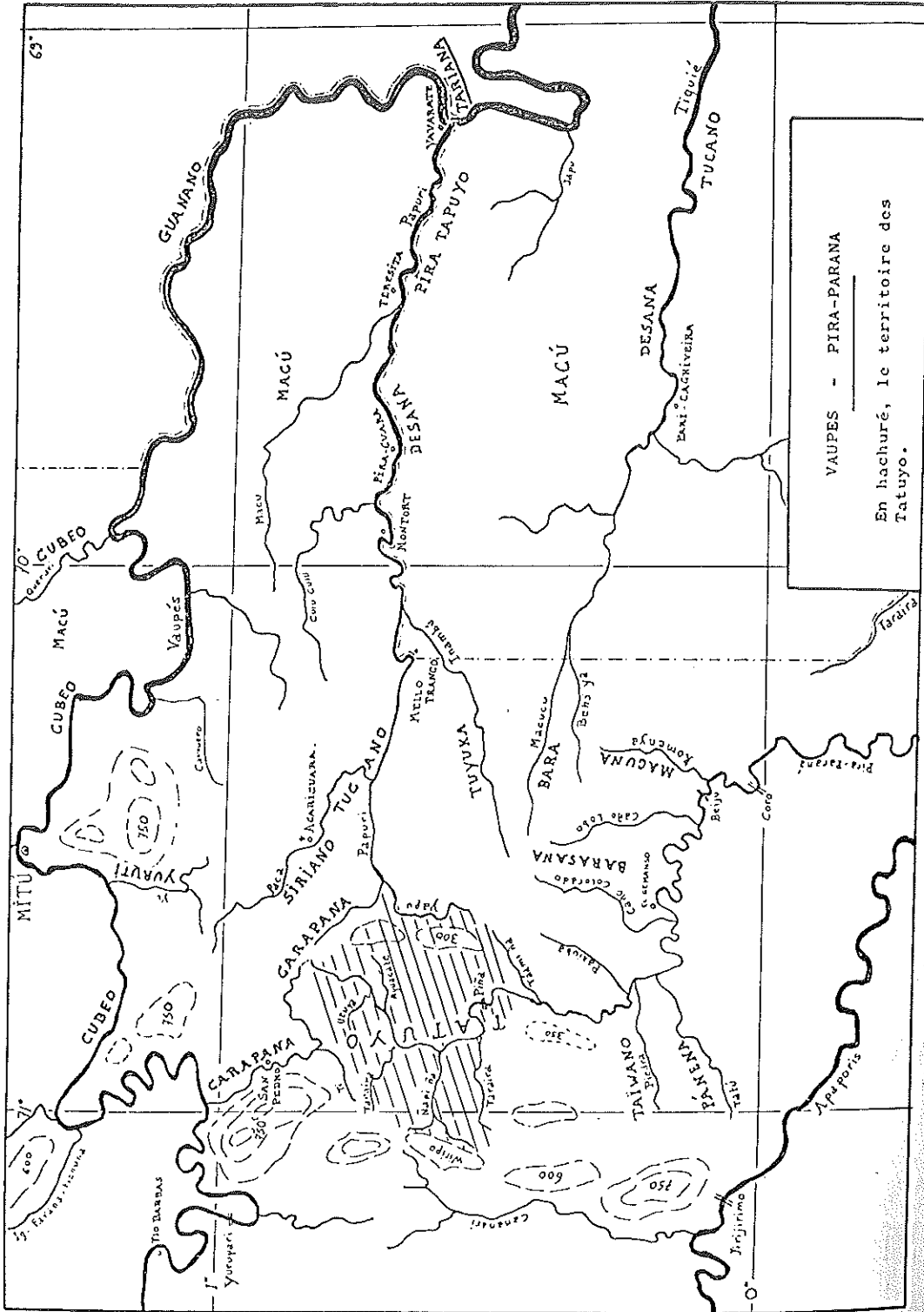
SAHLINS, Mashall, 1972 : Stone Age Economics. Aldine. Atherton Inc. N.Y., 1972.

WALLACE, Alfred Russel, 1969 : Travels on the Amazon. Greenwood Press Publishers, N.Y., 1969.





es Editions
 1957.
 urucu.
 es, An-
 en An-
 : Elé-
 twest
 3.
 Water-
 , N.Y.,
 e Sirio-
 : Natu-
 ne tropi-
 torical
 Irven
 taux.
 Diogène,
 t. Colum-
 e los
 . Ather-
 . Green-



Jan BAZANT.- *Cinco ha*
en San Luis Potosí
 1975, 226 p.

Jan Bazant, un d
 tuels, a réuni dans c
 gion du Nord-Ouest. C
 dans la revue *Histori*
 statistiques. La docu
 a fallu aller explore
 pe social des grands
 diées à l'époque colo
 grande nouveauté), et
 périodes.

L'histoire des g
 du jour depuis quelq
 sans conteste la plus
 Cependant les archive
 tables livres de comp
 dier comme entreprise
 et la rente (les deux
 tions des Jésuites pa
 de bien connaître ce
 à-dire les différente
 les conditions de tra
 ploitations, qui cult
 (peu de renseignem
 travaillées à la fois
 ries. De même le régi
 en jouissance de parc
 la boutique patronale
 revanche la compositi
 cisée : quelle était
 vé les traces d'une
 1853, mais aucun réci
 judiciaires : un gran
 de gênant - et sur co

La méthode de Ba
 une description des r
 mander si les années
 rable de travailler s
 de comparer des péri
 Il est vrai que l'évo
 terme est esquissée,
 siècles et entre le d